



AVRIL – MAI – JUIN 2021

L'orage

C'est un souvenir d'enfance, je devais avoir entre 8 et 10 ans. Un gros orage d'été, le visage collé à la fenêtre de la maison, à côté de ma mère.

Il avait tellement plu, des trombes d'eau, que nous avons vu dans le jardin de la maison voisine, la bouée de la petite fille Blandine, un cygne en plastique qui flottait et dérivait tout seul sur la pelouse.

C'est l'image d'une fascination, pas d'une frayeur, comme un moment unique, à part, proche de ma mère qui d'habitude était si occupée et accaparée par les 5 enfants du foyer. Moi l'aînée elle me faisait partager ce côté extraordinaire, cette sensation qui l'habitait, la beauté de l'orage et la transformation rapide des lieux familiers en quelque chose de fantastique, d'inattendu.

Depuis, j'aime les orages, c'est vrai plutôt à l'abri, par le côté transformation rapide de l'environnement autour : ciel sombre à allumer la lumière en pleine journée d'été, les éclairs qui zèbrent le ciel, la foudre qu'on dit tomber non loin de là. Et une fois l'orage passé, les odeurs de terre mouillée qui se dégagent, l'arc en ciel fugitif qui se forme, parfois même un double arc en ciel, et un ciel comme lavé de toute impureté.

Bénédicte, 04 2021

Un orage...

L'orage couvait depuis plusieurs minutes déjà, mais personne ne l'avait pas vu venir.

Lisa se taisait depuis un moment et ceux qui prétendaient bien la connaître auraient dû savoir que quand elle se taisait cela voulait dire à minima qu'elle désapprouvait, mais plus généralement c'étaient les signes avant coureurs d'une grande explosion de colère.

Lisa se taisait depuis un moment. Elle prenait quelques minutes de pause pour souffler un peu avec quelques collègues. La conversation avait été lancée par

Paul, le toubib de l'équipe ; il avait essayé, bien mal lui en avait pris, de les convaincre de se faire vacciner contre la Covid19. Tous s'étaient écriés « mais ça va pas ! » et les arguments fusaient, l'incertitude du bénéfice à terme pour l'un, la peur d'effets secondaires pour un autre, un troisième affirma même que ce vaccin c'était un coup monté par les labos pour s'enrichir encore plus... Et puis ce fut la phrase de trop : « de toutes façons, nous, on est encore jeunes et nous ne risquons rien ! »

Lisa les regarda les uns après les autres, ses yeux lançaient des flèches tellement ils brillaient d'un reflet métallique tel qu'on aurait dit des lames prêtes à vous percer ; elle se leva lentement, prit une longue inspiration, très longue avant de dire d'un ton glacial : « bande d'abrutis, vous vous entendez avec vos affirmations à trois balles ! A croire que vous n'avez pas encore compris quel était le degré de gravité de la situation sanitaire du monde ! Et toi, le toubib, tu n'as rien à dire ? Même pas un argument qui justifierait de la défense des collègues au bord de l'épuisement ?

Vous êtes tous des chiffes molles, voilà ce que vous êtes. Tchao je remonte en réa où des patients attendent qu'on leur permette de respirer... Ah, au fait, vous savez combien sont partis aujourd'hui ? Cinq... et les pieds devant ! ».

Marilou, 19 avril 2021

L'orage au bord de la mer en Bretagne

Ici près de la cité d'Aleth, en empruntant le chemin de la Corderie qui mène au sentier côtier, j'hésite ! ... Il semble que l'orage menace. Mais j'ai mon imperméable et je ne veux pas renoncer à cette promenade, cet endroit est si magique !

Au loin, dans le ciel les cotons blancs font place à de la ouate grise, ils se figent et s'assombrissent de plus en plus, pour devenir d'un noir d'encre. La mer, couleur d'émeraude, si calme jusqu'à présent, revêt aussi une couleur grise, les vagues ourlées de mousse blanche s'éclatent furieusement contre les rochers. Les arbres s'agitent tout à coup, le vent s'engouffre dans leur feuillage par rafales. Un banc d'oiseaux : des martinets, suivis de goélands volent très bas et partent très vite.

Soudain le ciel s'embrase, des zébrures d'éclair illuminent l'horizon de plus en plus sombre. Des bruits sourds retentissent, c'est le tonnerre, il gronde plus en plus fort.

Je n'ai pas le temps de faire demi-tour. Heureusement j'aperçois l'abri bois à l'entrée du petit hôtel sur le chemin de la Corderie où je me dirige. Je cours m'y réfugier ! Soudain un autre éclair, puis le grondement du tonnerre. Puis de nouveau un éclair, je compte les secondes : 1, 2, 3, 4 et un bruit gigantesque déchire le ciel ! Dans un fracas terrible, La foudre a dû tomber là pas loin, à 4 kms si j'ai bien compté ! C'est un ami qui, ancien éclaireur de France, m'a un jour appris cela : compter le temps entre un éclair et le grondement du tonnerre en secondes indique la distance à laquelle est vraiment l'orage, là où la foudre risque de tomber.

Et soudain de grosses gouttes d'eau s'abattent sur le sol. Le froid me saisit. Mais j'attends encore. Je peux regarder la mer, elle aussi est en colère, les vagues sont de plus en fortes. Au moment des éclairs, elle a pris une couleur violette. Puis la pluie s'apaise un peu, les gouttes d'eau provoquant un bruit de clapotis régulier.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, à attendre... L'orage s'est calmé, il pleut toujours mais je cours vers la place St Pierre pour rentrer chez moi. Au moment où je m'apprête à rentrer chez moi, rue de la Cité, j'aperçois soudain un bel arc en ciel qui se forme !

C'est comme ça un orage au bord de mer en Bretagne, violent, mais il passe vite, envoie l'arc en ciel pour sourire, comme s'il voulait s'excuser de nous avoir un peu effrayé !....

Jacqueline GB, avril 2021

Un Orage

C'est l'automne. Les trois amis, Luc, Lucile et Laure se promènent le long de la Seine par une belle journée. Ils ont onze ans et se connaissent depuis l'enfance. Luc porte une casquette de baseball, Lucile porte un béret, Laure porte un chapeau de paille avec des fleurs. Soudain, ils voient que les oiseaux se mettent à crier fort, ils volent partout, un vent fort se met à souffler, un vent que les enfants n'avaient jamais ressenti auparavant. Il hurlait. Il commence à pleuvoir.

La pluie les bombarde. La casquette s'envole. Luc dérape le long du quai en essayant de la récupérer. Les enfants continuent à aller main dans la main. Luc tombe dans la Seine. Paf, elles sont entraînées avec lui. Telle est la loyauté.

Judith J

Place des Vosges un 24 avril

Scène de la vie quotidienne

Attends, je n'étais pas préparée à prendre cette direction mais très vite j'y ai pris du plaisir. On arrivait Porte de Clignancourt, je crois. Nous flânions dans cette ruelle débordante d'antiquités ou plutôt de brocantes. Soudain du vent tel une bourrasque s'engouffre dans ce passage et renverse les Murano, les porcelaines, les grès et les céramiques.

Soudain un homme se met à courir. Que se passe t il ? Il porte un survêtement bleu, de marque Adidas. On dirait qu'il cache quelque objet dans sa poche gauche.

Juste au dessus, une femme fort maquillée apparaît à la fenêtre et crie : Ah merde, encore un voleur, comme tous les jours. L'homme au survêtement bleu sursaute et change de direction mais la femme à la fenêtre a sans doute comme d'habitude, lancé un SOS.

La police bardée de matraques, de casques, de genouillères arrive tous feux hurlants et braque ce malotru.

Le chef de l'escadron, un vieux beau grisonnant, le ceinturon bien serré sur la bedaine lui met immédiatement les menottes, le plaque au mur puis lui ordonne de monter dans le fourgon.

Catherine C.

Vision apocalyptique

Ô rage !

Ô désespoir !

Ô foudre ennemie !

N'ai-je donc tant vécu que pour voir ton infamie ?

Cet arbre mutilé

Écorché

Sabré

En partie abattu.

Ce chêne, qui, il y a quelques temps encore, montrait fièrement son houppier.

Ce chêne multi-centenaire qui avait résisté aux précédentes tempêtes, aux précédents orages. Ce chêne que je voyais de ma fenêtre et dont l'histoire avait bercé mon enfance.

N'était-ce pas sous un arbre de ce genre que Saint-Louis rendait la justice ?

Quelle injustice de le voir ainsi foudroyé, à demi gisant !

Ô rage !

Ô désespoir !

Je hais l'orage !

Mais, ô miracle, des rejetés déjà, montrent leurs visages

Véronique A, 15/04/21

L'orage

Quelle belle journée ! Le soleil et la chaleur sont au rendez- vous et nous marchons allégrement depuis quelques heures cherchant toujours l'ombre des pins. Malgré notre joie de vivre la fatigue commence à se faire sentir. La fraîcheur du matin, la brise bienfaisante qui nous avaient donné des ailes ne sont que des souvenirs et peu à peu nous sentons un certain accablement peser sur nous. Complètement absorbés par le plaisir d'être ensemble, de marcher sans se soucier de quoi que ce soit nous n'avons pas remarqué que le temps changeait pour le pire ! Au loin le ciel a perdu sa belle couleur azur masquée par de gros nuages gris. Un petit vent qui n'a rien d'une brise se lève. Les oiseaux ont disparu nous privant de leurs concerts incessants. Un calme stressant a remplacé notre joyeux tintamarre.

« Regardez, nous dit Suzon, un orage se prépare, pressons le pas ! »

« J'ai senti une goutte sur mon bras ! ». Des « Moi aussi ! », « Moi aussi ! » fusent de partout. Le vent se fait plus violent et soulève feuilles, poussières, sacs divers et variés qui auraient dû être emportés par les pique- niqueurs. Les gouttes d'eau ne sont plus maintenant une sensation, c'est une pluie diluvienne qui nous tombe dessus, tout d'abord comme un cadeau venu du ciel : comme c'est agréable de sentir sa fraîcheur sur nos corps rôtis par une journée au soleil ! Une couche de nuages bien sombres sépare ciel et terre.

De lointains coups de tonnerre de plus en plus fréquents se rapprochent dans le temps et dans l'espace, suivis d'éclairs de plus en plus magnifiques. C'est le 14 Juillet et son feu d'artifice. Les plus jeunes d'entre nous sursautent à chaque éclat.

Le vent s'en mêle et la pluie tombe dans tous les sens. Les bouts de tissus qui nous servent de vêtements en cette journée d'été collent à la peau et nous commençons à avoir froid.

L'orage règne en maître et couvre tous les autres bruits, seuls quelques chiens aboient. Ils veulent sûrement s'assurer que leurs maîtres sont sains et saufs. Ça et là de grosses flaques d'eau apparaissent sur notre chemin et j'imagine déjà

des gamins sauter dedans à pleine joie malgré les cris de leurs mères, demain matin quand le calme sera revenu !

L'odeur de la terre qui absorbe goulûment ce breuvage tant attendu et si nécessaire nous rappelle d'où nous venons., la terre mère première nourricière.

Mais peu à peu les éclairs s'espacent, le bruit du tonnerre s'éloigne, devient plus sourd. La pluie diminue et nous n'avons plus qu'un désir : courir sous la douche et boire un chocolat chaud.

Chantal Johnston, avril 2021

La leçon de piano

Une petite fille suit une leçon de piano chez son professeur. C'est l'été. La fenêtre est ouverte. Il fait chaud, lourd même. Les doigts de l'enfant glissent sur le piano. Elle joue un morceau du « sacre du printemps » de Stravinsky : une merveille. La musique s'échappe par la fenêtre, note après note. Les oiseaux chantent dans les arbres. Il règne une douceur extrême dans la pièce. L'élève est douée. C'est sublime, époustouflant. Tant pour les yeux que pour les oreilles. J'ai l'impression d'entendre un petit ruisseau qui coule et de voir des fleurs sur la rive. Comme a dit Jean-Claude Casadessus : « la musique est le chemin le plus court pour aller d'un cœur à un autre ». Cette petite me ravit le cœur. Du bonheur à l'état pur. Je vis un instant de magie.

Et puis comme un coup de cymbale, un coup de tonnerre éclate soudain, des éclairs zèbrent le ciel. C'est l'orage. Il est très près de nous. La tempête éclate brusquement sans que nous l'ayons vu venir, ça claque de plus en plus fort. Les arbres gémissent au-dehors. Puis le bruit de la grêle tape sur les carreaux. Tous ces bruits viennent perturber cet état de grâce. La petite fille, en larmes, saute sur les genoux de son professeur, elle est complètement affolée : elle a peur de l'orage. Ses cris s'échappent maintenant par la fenêtre. C'en est fini. La magie du moment a disparu. C'est la tourmente, dehors comme dedans.

Le professeur ferme la fenêtre, la pluie ruisselle sur les carreaux. Il rassure la petite comme il peut. Ses pleurs, doucement, s'apaisent. Les coups de tonnerre aussi s'éloignent, se font de plus en plus sourds. Un orage, c'est toujours rapide,

ça ne dure jamais longtemps. La petite fille sèche ses larmes. Sur les carreaux, plus de pluie. Le soleil revient, dehors comme dedans. La musique peut reprendre doucement.

Jacqueline M le 15 avril 2021 Atelier d'écriture en visio. Compostelle 2000

.....

Mai



Au pied du mont Fuji

Journée de dessins au pied du mont Fuji, nous sommes sept croqueurs aquarellistes, installés devant cette montagne sacrée du Japon qui culmine à 3776 m de haut en forme de cône volcanique, enneigé en son sommet, qui pour une fois n'est pas caché par les nuages.

Il faut en profiter, nous sortons, qui nos feuilles, qui nos carnets pour immortaliser, peut être à la façon de Hokusai, ce paysage sur nos pages blanches comme cette neige d'une pureté immaculée portée comme un chapeau par ce mont Fuji.

Tout d'un coup un vent violent se lève en emportant nos oeuvres dans le ciel. Nous essayons de les rattraper en leur courant après, mais ce vent trop puissant les éloigne de plus en plus de nous.

Jacques-Tugdual L

Le vent

J'ai choisi le tableau de Hokusai, tiré des 36 vues du Mont Fuji et qui porte plusieurs noms : Pèlerins saisis dans une tempête ou voyageurs luttant à grand peine contre la violence du vent ou coup de vent dans les arbres en fleurs ou le coup de vent dans les rizières d'Ejiri dans la province de Suruga.

Le vent est présent partout. Ce vent de liberté, celle qui nous manque tant, me fait penser à une chanson de Georges Brassens que j'ai chanté dans ma jeunesse avec un groupe vocal dont je faisais partie.

Si par hasard
Sur l'pont des Arts,
Tu crois's le vent, le vent fripon,
Prudenc', prends garde à ton jupon !
Si, par hasard
Sur l'pont des Arts
Tu crois's le vent, le vent maraud
Prudenc', prends garde à ton chapeau !

Et puis le vent est annonceur de pluie. Je me souviens d'une étape de mon chemin de Compostelle, eh oui, encore et toujours lui ! Il fait partie de ma vie. Le ciel était noir dès le matin. J'avais l'impression que c'était la nuit. En plein désert, en pleine Meseta au cœur de l'Espagne. Mais la pluie du matin n'arrête pas le pèlerin ! Une étape de quatorze kilomètres seulement m'attend. Mais je la baptise « les hauts de hurle vent » : grosses bourrasques de vent, pluies torrentielles, beaucoup de boue. Je manque de tomber plusieurs fois. Heureusement, j'ai mes bâtons ! *Blowing in the wind*. Eh, oui ! Je suis soufflée par un vent d'ouest, froid, très, très fort. Difficile de prendre des photos, l'appareil est déstabilisé. Mes photos sont floues. J'entre dans Hontanas qui veut dire « fontaine où les sources sont abondantes ». Ce jour-là, le ciel est contre nous. Toute l'eau des fontaines tombe sur nous !

Toute la pluie tombe sur moi, chantait Sacha Distel.

Un déluge de grêles s'abat sur nous : pluie, orage, vent, la cape qui s'envole, et j'ai envie de faire pipi sous la pluie. Nous sommes 3, nous longeons un champ de maïs, pas de riz. Bref, tout cela ne nous empêche pas de chanter pour la première fois en canon et dans une franche rigolade :

« Frère Jacques, frère Jacques,
Dormez-vous, dormez-vous ?
Sonnez les mâtines
Sonnez les mâtines
Ding ding dong
Ding ding dong. »

Je marche comme un escargot sur le chemin boueux mais embelli quand même par de multiples fleurs. Et ce tableau me rappelle aussi le printemps et les cerisiers du Japon, les fameux sakuras. Il m'inspire ce petit poème que j'ai intitulé :

Sakuras, les Cerisiers du Japon

Au pays du Soleil Levant
La contemplation des fleurs de cerisiers,
C'est déjà le printemps.

La délicatesse de leurs fleurs,
Une ivresse, une douceur,
Son Altesse, un bonheur !

Splendide, magnifique, arbre admirable qui apaise.
A le regarder, je suis au bord du malaise.
Siroter une tasse de thé en contemplant la superbe vue,
C'est mon hanami personnel qui me prend au dépourvu.
Moment de détente et de relaxation
Ces fleurs sont propices à la méditation.

Vite en profiter. Déjà les pétales valsent au vent.
Merci Dame Nature pour ce moment resplendissant.

Et un haïku, courte évocation poétique japonaise en trois vers :

Le ciel du printemps
Sakuras du hanami
Tombent les pétales.

Jacqueline M. 28 avril 2021



Sakuras, les Cerisiers du Japon, Jacqueline M

Ejiri dans la province de Sugura, HOKUSAÏ, 1832

Un je ne sais quoi d'inquiétant et de léger à la fois

Le coup de vent dans les rizières d'Ejiri, sur une route sinuant entre les rizières, sept voyageurs pliés sous la force du vent, luttent contre les rafales.

Obstiné, infatigable travailleur, Hokusai va utiliser à cette période (1830-1840) et pendant une dizaine d'années, une nouvelle couleur, le bleu de prusse, dans ses œuvres dont les 36 vues du Mont Fuji, celle-ci en est la 18^{ème} vue.

Inquiétant : le vent en fortes bourrasques qui emporte le chapeau d'un voyageur et surtout qui dissémine les feuilles de papier de soie qu'une femme portait caché sur sa poitrine dans son kimono. Feuilles éparpillées, désastre pour la voyageuse émissaire trahie par le vent.

Léger : le tourbillon des feuilles de l'arbre dans l'air, comme celui des feuilles de papier de soie tout au long du chemin pour prendre son envol dans les cieux.

Inquiétant : l'automne menaçant, un ciel brun

Léger : le tracé du Mont Fuji, roc imperturbable, rassurant, stable et éternel dans un monde changeant

En quelque sorte une parabole d'un épisode de vie d'Hokusai, à cette époque, il a plus de 70 ans, il avait fui Edo (Tokyo) pour passer un an près de Suruga afin de fuir les frasques de son petit-fils qui le ruine et ses créanciers, il s'y cache sous un nom d'emprunt. Le vent violent traduit la fuite, la poursuite par des gens qui lui veulent du mal, les bourrasques de la vie.

Inquiétant : les épisodes tragiques de sa vie : la maladie (il a été paralysé puis a été guéri), la mort de sa 1^{ère} femme, une enfant aveugle

Et pourtant Léger : poème d'adieu d'Hokusai, mort à 90 ans, : « En tant que fantôme, je foulerai d'un pas léger les champs de l'été »

Bénédicte F

Coup de vent !

ZIA : Au secours, au secours, mes feuilles de papier, mon roman, quelle est cette tornade qui emporte mes écrits ?

TINLE : et moi, mon chapeau s'envole, il s'éloigne, je ne vais pas pouvoir le retrouver...

ZIA : mon dieu , cela fait des mois que je réfléchis pour mener à bien mon histoire et voilà que Zéphir me prend mon récit en un rien de temps

JOP : mais je ne peux plus avancer et cette bourrasque me soulève mes vêtements.

MIMI avril 2021

La petite cabane au bord du lac

Je suis la petite cabane au bord du lac.
Fi d'u temps ou des saisons ,
Je tiens bon,
Jamais je ne craque.

Regardez ces pauvres âmes
Qui luttent et jamais ne se calment.
Courbées sur les chemins
Vers moi elles se traînent,
Repoussées par un vent malin
Qui se fiche de leur peine
Elles avancent comme elles peuvent,
Chapeaux, baluchons, bâtons à leurs corps accrochés,
Elles n'ont qu'une pensée :
En mon sein il leur faut arriver.

Je suis la petite cabane au bord du lac
Fi du temps ou des saisons
Je tiens bon
Jamais je ne craque.

Les tiges de riz fermement fixées se balancent doucement
Se narguant du vent.
Aujourd'hui pas de crainte,
Une journée de plus sans connaître main d'Homme.

Je suis la petite cabane au bord du lac
Fi du temps ou des saisons

Je tiens bon
Jamais je ne craque.
Ici tout est prêt.
A l'abri des dangers
L'Esprit des volcans s'est réfugié
Laissant sa carcasse limiter l'infini.
Au delà de sa ligne majestueuse,
Un autre monde, une vie plus heureuse?
Elle semble le croire cette femme qui s'en va
Laissant s'envoler les pages de sa vie
Et tous ses souvenirs parfois trop douloureux.
Elle a passé le seuil de ce coin de pays
Qui lui a donné la vie.
Furtivement un dernier regard jeté
Sur les arbres qui en gardent l'entrée
Tels ces roseaux qui sans cesse se balancent
Mais jamais ne se cassent.

Je suis la petite cabane au bord du lac
Fi du temps ou des saisons
Je tiens bon
Jamais je ne craque.

Chantal J. avril 2021

Les sept souhaits

Deux arbres sont courbés par le vent soufflant entre deux montagnes. Le Mont Fuji et son ombre noire et courte. Leurs fleurs s'envolent, leurs branches souples se saluent poliment, s'affinent comme le pinceau du peintre qui leur donne vie, pinceau japonais.

Au pied de ses arbres, dans les rizières, une femme pieds nus transporte tout ce qui lui appartient sur son dos, une couverture, une casserole. Vêtue d'une robe

bleue, un chapeau sur la tête, elle marche, penchée, poussée à contre vent sur un chemin étroit. Au loin se trouve la maison à souhaits qu'elle doit atteindre. Avant de mourir elle souhaite manger avec le dernier de ses onze enfants, le chemin est encore loin et long, mais elle est si heureuse de retrouver son fils bien aimé.

A sa gauche une femme jeune ancienne porteuse d'eau porte deux sacs vides, légers. Elle souhaite marcher dans le vent violent afin d'atteindre la maison et d'obtenir des pièces d'or dans ses sacs bleus. Son chapeau s'envole à cause du vent si puissant. Comment fera-t-elle demain pour se protéger du soleil? Qui lui donnera à manger si son souhait n'est pas réalisé? Derrière elle, marche à petits pas un homme plus jeune encore, sac à dos rempli de riz, un sabre au côté. Il lutte contre ce vent, respiration presque coupée par la pression du vent sur son visage. Son souhait est d'atteindre la cabane à souhaits coûte que coûte, il veut publier son livre, le livre de sa vie dont quelques pages s'échappent de ses mains par mégarde, pages enfouies dans son manteau noir, serrées contre son cœur, pages contenant sa souffrance, quelqu'un les lira, les appréciera.

Plus loin, une vieille femme usée aux pieds meurtris, comptant les pas qui lui restent, penchée sur elle-même contre le vent, la tête enfoncée dans les épaules. Elle souhaite une paire de chaussures à sa taille et solide.

Au loin trois pauvres vieilles femmes se traînent penchant la tête en avant pour se protéger des coups du vent, les pieds blessés, sans chaussures, sans sacs de riz, manquant de sommeil, elles ont tellement envie d'atteindre la cabane. Elles doivent trouver la force de demander à la cabane d'exaucer leurs souhaits.

La première demande à ne plus ETRE frappée par son mari, la deuxième d'AVOIR enfin un peu de repos et de manger à sa faim et la troisième de PARAÎTRE beaucoup plus jeune pour survivre à la maladie qui la ronge. Elles se pressent et se rapprochent l'une de l'autre. Trois vieilles femmes n'ayant rien et demandant tout, trio du malheur.

Ces sept personnages marchent vers l'espérance. Arrivés à la cabane à souhaits le vent s'arrête. Chacune et chacun fait sa demande à genoux sincèrement et obtient ce qu'il veut. De l'amour, de l'or, la connaissance, la stabilité, la liberté, la tranquillité, la jeunesse.

Corinne D, avril 2021

« Scripta volant, verba manent »

- Scripta volant, verba manent ?
- Oui, tu as bien entendu : les écrits s'envolent, les paroles restent !
- Quelles paroles ?
- « Je t'aime. Le Fujiyama est toujours à la même place, il me regarde. »¹
- Ah !
- Oui, cette femme au sac à dos éventré confie ses « je t'aime » aux bourrasques, sans attentes, sans illusions car l'amour est éphémère. Seul le Fujiyama, dans son immuable majesté, reste.
- Ce n'est pas un peu désabusé ?
- Non, juste réaliste. Le Fujiyama, symbole d'élévation spirituelle, enseigne aux humains que tout est vanité en ce monde, même l'amour...
- Oui, enfin, moi, je ne vois rien d'écrit sur ces feuilles volantes...
- Parce que tu n'as pas d'imagination !
- Taratata ! Pour moi, l'amour est une chance, une joie, un pilier, comme ton fameux Fujiyama. Il résiste à tout, donne du sens à la vie, du sel à l'existence, il défie l'éternité...
- Question de point de vue, ou de culture. Sur cette interminable route, entourée de vide, ces gens ne vont nulle part. Au bout du chemin, seul le néant les attend...
- Quel pessimisme ! Dans sa fragile délicatesse, cette estampe m'inspire l'éternelle marche des humains confrontés au temps, aux intempéries, aux aléas autant qu'aux bonheurs de la vie. Ils avancent, courbés sous l'effort, résistant aux épreuves, ils affrontent avec courage et détermination le chemin qu'il leur faudra découvrir pas à pas. Le cartouche en haut à gauche de l'estampe leur susurre les seuls écrits qui ne se sont pas envolés avec le vent :

« Sous le mont Fuji coule le temps
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienn

¹ Pastiche de « la statue d'Eugène Sue est toujours à la même place. Elle me regarde » dans le sketch du télégramme d'Yves Montand.

La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont, je demeure.² »

- Amen

Véronique A., 15/04/2021

Le vent

Et soudain, une violente bourrasque de vent surgit dans les rizières d'Ejiri
Le chapeau s'envole
Les feuilles de Washi planent un instant puis montent vers le ciel immaculé
Les deux arbres s'inclinent puis abandonnent leurs feuilles au vent, tels des oiseaux noirs
Les épis noirs se hérissent dans les rizières
Le lac blanc s'étale vers un horizon bleuté
Le mont Fuji au sommet tronqué s'élance, immobile, vers le ciel
Les chemins blancs se rencontrent puis disparaissent
La cabane imperturbable s'accroche à ses pilotis
Les voyageurs courbent le dos et continuent leur chemin dans la tourmente
Ces gens-là, le corps façonné par le vent, ne se regardent pas, ne se parlent pas

D'après Hokusai, Catherine C, avril 2021

Monsieur Le Vent, quelle folie vous prend ?

Quel est ce vent qui nous pousse, qui nous emporte alors que nous sommes sur le chemin qui nous mène là-haut vers la montagne ? Que veut-il nous dire ? Alors que nous, saltimbanques, nous partions gaiement pour aller vers ce village TSEU au pied de la montagne sacrée pour rencontrer les villageois et leur proposer

² Pastiche du poème d'Apollinaire « Le pont Mirabeau »

une soirée faite de poésies et de chansons. Souhaite-il que nous arrivions plus vite ? Et pourquoi la dernière d'entre nous se retrouve ainsi à virevolter sur place, prise au piège dans son étole de laine qui lui masque le visage et laissant alors échapper de sa besace les feuillets de nos poésies et chansons ?

Monsieur le vent, auriez-vous quelques velléités d'acheminer ces poèmes et chansons à travers toutes les rizières que traverse notre chemin pour que toutes créatures passant par-là s'en emparent et se mettent à réciter les poèmes, à chanter jusqu'à ce que l'écho des alexandrins et des notes musicales arrive au village ? Une jolie façon de nous précéder et de gâcher cette heureuse surprise que nous voulions offrir aux villageois ! Mais malheureusement cela est impossible : les lièvres, les belettes, les ragondins, les ratons laveurs, les chiens errants n'ont qu'une envie, Monsieur le Vent, face à la force de votre souffle, que de se cacher pour se préserver !! Même les oiseaux qui se regroupent pour avoir plus de force, mais qui tournoient sur place, crient d'effroi !! Et ces deux arbres qui penchent, prêts à plier sous le poids de votre fureur !

Oh mais tous mes comparses s'affolent ! Mon Dieu se dit le 4^{ème} personnage que je suis, je ne peux pas voir ça ! Notre fée, qui a réussi à garder sa couronne sur sa tête, qui lève la main et le visage vers le ciel vous conjurant de cesser votre colère. Comme toute réponse vous l'entraînez à s'envoler avec ses deux baluchons et son compagnon qui la suit ne peut pas la retenir. Et qu'allons-nous faire puisque tous nos écrits nous échappent et volent vers le ciel ? L'un de nous a même perdu sa collerette ! Là-bas, nos compagnons sont trop ensuqués par votre folie ravageuse et ils essaient de se protéger, ils font demi-tour ! Ils ont peut-être vu cette petite cabane qu'on voit au détour du 2^{ème} virage où nous pouvons essayer d'aller pour attendre que vous vous calmez ! Si tant est que nous puissions tous rentrer dedans.... Elle est si petite !!

Et puis lorsque vous déciderez enfin de vous reposer, espérons que nous pourrions récupérer une partie de ces feuillets que vous aurez éparpillés à travers les rizières sur notre chemin. Certains seront sans nul doute décimés à jamais dans les cours d'eau...

Une jolie manière champêtre de nous faire prendre notre temps pour observer les rizières en allant à la montagne sacrée !

Jacqueline GB, avril 2021



¿Que tal?

Deux toutes jeunes filles, l'une vêtue d'une robe foncée aux reflets de marine et garnie de roses rouges, l'autre d'une robe transparente brodée de fleurs bleues se regardent dans le miroir. Suis-je suffisamment belle et séduisante ? se demandent-elles.

¿Que tal ...?

Le soleil par la fenêtre éclaire la scène et le miroir. Elles ne voient pas l'ange derrière lequel se cache le peintre Francisco de Goya y Lucientes. Bien que son nom même soit symbole de lumière, c'est l'ombre de la mort qu'il met en scène ici.

Il montre au spectateur ce qu'elles seront à la veille de leur dernier soupir : le corps décharné, la bouche édentée, la peau affaissée, l'œil creusé de noir dévoilent le futur squelette. Ni le fard ni les bijoux somptueux ni les rubans, ni les belles étoffes ne leur offriront d'échappatoire.

Les variations de bleus du peintre, allant du chatoyant au plus profond évoquent la gaieté d'une mer nimbée de soleil. Mais les personnages ressemblent au peintre, angoissé et sombre.

Et s'il ne signe son œuvre que par un X, c'est pour éviter de s'attirer les foudres de ses modèles.

Martine S

« Les vieilles » de Francisco de Goya

Deux vieilles femmes, que tout oppose dans leur apparence, sont assises côte à côte et se regardent dans un miroir. L'une est blonde à cheveux longs ; elle porte une robe de dentelle blanche dont le large décolleté laisse apparaître un cou décharné et une poitrine osseuse ; elle porte des bagues à chaque doigt ; de lourdes boucles pendent à ses oreilles ; une fléchette d'argent tient ses cheveux ; son nez proéminent surplombe une bouche sans dents qui creuse ses joues ; ses yeux sont cernés de rouge ; son visage est fardé ; c'est une coquette, c'est une aristocrate. Ses yeux rougis interrogent le miroir que lui tend la femme

assise à ses côtés. Celle-ci est son contraire. Elle est brune de peau, peut-être africaine ; ses cheveux courts, encore noirs, sont recouverts d'une mantille ; son nez est épaté, ses dents sont blanches et proéminentes ; Elle porte une robe noire quelconque laissant apparaître un bras dénudé, solide, et une main virile. C'est une servante.

Pourtant ces femmes, si dissemblables par leur apparence et leur condition, sont réunies par l'âge. Toutes deux observent ensemble ses ravages dans un miroir qui les interroge : « Que tal ? », est-il écrit dessus, « Comment ça va ? ». Interrogation familière et ironique à laquelle les deux vieilles répondent par un regard angoissé. La blonde serre jalousement contre sa poitrine un objet qui semble être un portrait d'elle plus jeune. Ou peut-être est-ce celui du tendre Cupidon qui lui offrit jadis la flèche d'argent ?

Tout à leur préoccupation, elles n'aperçoivent pas l'homme qui se tient derrière elles, torse nu. Malgré ses cheveux blancs, il est dans la force de l'âge. Penché au-dessus des deux femmes, lui aussi semble scruter le miroir et y chercher une réponse : doit-il les frapper avec le balai qu'il tient haut levé, suspendu dans les airs dans l'attente du verdict ? Aux grandes ailes blanches déployées dans son dos, on devine qu'il s'agit du dieu du temps, Chronos. Derrière lui, une porte s'ouvre sur un vide lumineux, enfer ou paradis, le grand inconnu de l'au-delà. Alors ? Frappera ? Frappera pas ? Les deux vieilles sont-elles suffisamment décaties, se demande-t-il, pour mériter le coup de balai fatal qui les expédiera toutes deux, comme des débris gênants, vers des lendemains qui chantent, ou qui déchantent ?

Ô Temps, suspends ton vol ! Nos deux vieilles ne sont pas aussi bêtes que tu le crois, Chronos ! Dans le miroir, elles ont bien vu que tu étais là, juste derrière elles, à les épier. Prends garde qu'elles ne se retournent et ne saisissent ton balai ! Elles pourraient bien l'enfourcher pour commencer une carrière de sorcières qui durera plus longtemps que tu ne le penses !

Michel D

EKPHRASTIQUE !!

Hier, j'ai pris l'avion pour Osaka avec deux duègnes. Elles ont bavassé pendant les 12 heures de vol en sirotant de la Bénédictine. Quand elles ont décidé de regarder un film, j'ai pensé qu'elles allaient se taire. Impossible, le crâne lisse et les biceps de Bruce Willis les ont excitées comme des infantes. Ola, olé, ola !!!

Las de les entendre glousser sur ce mec, j'ai mis le holà, mais la desséchée en robe blanche s'est rebiffée. « Ça va, ça va mon vieux, à notre âge on a bien le droit à un peu de plaisir et puis poussez-vous, vous débordez de votre siège et je n'aime pas ça. » Je n'ai pas relevé, j'ai rentré comme j'ai pu mes épaules et mes cuisses, je me suis bouché les oreilles à la cire et j'ai relu la carte postale de ma correspondante japonaise Hiraoka.

Je vous ai loué une chambre près du dojo dans le pavillon qui donne sur le bassin tout près de votre oyakata. J'espère que vos entraînements vous seront profitables et que vous supporterez le nouveau régime alimentaire écrit-elle au dos de la reproduction de peinture. On y voit des mômes sur une route qui serpente et qui cavalent après des papiers envolés sous la bourrasque du vent. J'aime bien le dessin de l'arbre, il me rappelle le petit frêne qu'il y a dans la cour de mon immeuble. Cela dit, ne connaissant rien au monde étrange du Japon je me demande s'il faut voir un message dans cette peinture qu'Hiraoka n'a pas choisi par hasard, sans ça elle aurait pris une photo en couleur d'une rue avec des geishas, aussi classique que la Tour Eiffel. Faut-il donc y lire : ne perdez pas vos papiers d'identité, ou ne prenez pas une défense sinueuse lors de votre première lutte, foncez sur le sumotori, ou quand le grand vent écartera mon kimono je serais à vous... là je m'égare un peu, à cause des duègnes qui s'essoufflent avec Bruce Willis en train de rouler un patin à une fille d'enfer... ou bien c'est juste un beau dessin avec le mont Fuji ?

Véronique C, avril 2021

.....

Juin



Je m'appelle « BINIC 22 »

Sur cette plage où la mer s'est retirée, me voici ancré sur le sable. J'ai subi tant de tempêtes, j'ai ramené beaucoup de filets remplis. Quel est mon avenir ?

J'espère repartir dans les vagues qui léchaient mes flancs blancs et bleus comme le ciel de cette image.

Le patron Daniel et son fils Rémi vont-ils pouvoir continuer le métier de marin-pêcheur, le poisson sera-t-il au rendez-vous pour leur permettre de vivre décemment.

En attendant, je me dore au soleil, mais il me tarde d'apercevoir à l'aube leurs silhouettes pour repartir flotter vers l'horizon.

Mimi. mai 2021

Trois hommes dans un bateau

J'étais sur cette île depuis deux ans déjà, après le naufrage de la Niña dont j'avais été le seul rescapé. Deux ans de solitude sur cet îlot désert où j'avais pu survivre en mangeant des coquillages et des racines crûes, en lapant les rares eaux de pluie renfermées au creux des roches. Deux ans de faim, de soif, d'épreuves. Deux ans de désespoir ! Alors ce matin-là, quand je vis cette petite barque blanche et bleue posée sur le sable, d'abord je n'en crus pas mes yeux ; la sidération l'emporta sur la joie. Qui donc avait amené là cette petite embarcation si peu faite pour les longues traversées ? Ses occupants étaient-ils des amis ou des ennemis ? Où étaient-ils donc maintenant ? Comment avais-je pu ne pas les entendre, moi qui dormais si peu et qui connaissais tous les bruits de ce bout de terre inhabité qui était devenu tout mon univers ? J'en étais là de mes réflexions lorsque j'entendis des voix étouffées qui se rapprochaient. Instinctivement je me cachais, immobile, derrière la petite dune. Trois hommes passèrent à moins de trente pas de moi, toujours chuchotant, sans me remarquer. Ils montèrent dans le bateau. La marée était revenue, le bateau était à flots et pouvait repartir. Je voulais crier, je ne le pus. Je voulais bondir, mais j'étais pétrifié. Je vis l'embarcation s'éloigner, j'avais la gorge serrée, je ne pouvais retenir mes larmes qui coulaient, silencieuses. Le vent qui se levait apporta à mes oreilles quelques bribes de conversation : « il n'est pas ici... nous l'avons pourtant bien cherché... On ne saura jamais si c'est lui qui a tranché la gorge du pauvre capitaine de la Niña... Il sera mort comme tous les autres dans le naufrage qui a suivi l'assassinat du capitaine... Cela vaut mieux pour lui ». Je restais de longues minutes recroquevillé sur le sable. Je l'avais échappé belle. J'allais pouvoir reprendre ma petite vie tranquille.

Michel D.

Escapade

Alors il l'avait acheté, et maintenant échoué sur le sable, il le regarde de sa fenêtre.

Alors il m'avait promis, et maintenant assise sous le pin, j'attends qu'il m'emmène.

Enfin au bout d'une heure, il retrouve la carte du littoral, et met sa casquette bleue.

Enfin lasse d'attendre, je me lève et je vois son ombre s'agiter derrière la vitre.

Jamais remis les pieds sur un rafiote depuis vingt ans, mais je veux lui faire plaisir.

Jamais montée sur un bateau de pêche, mais il a l'air si content de son jouet.

Toujours croire à sa bonne étoile, et il sort pieds nus par la sente des mareyeurs.

Toujours espérer le meilleur, et elle se coiffe d'un chapeau en foulant le sable.

Soudain un coup de vent envoie le soleil derrière une muraille de nuages noirs.

Soudain son chapeau s'envole, un éclair terrible fend le ciel gonflé de pluie.

Maintenant le soleil revient mais la mer frissonne et il n'a plus envie de naviguer.

Maintenant l'horizon est calme mais mouillée de la tête aux pieds elle grelotte.

De loin il lui fait signe et lui crie que demain le temps sera plus serein.

De loin elle agite ses bras et lui crie que demain elle prend le train pour Londres.

Véronique C.

Armor III

C'est le nom de ce bateau attaché à son corps-mort, échoué sur la plage de la Grève Blanche, dans le Finistère Sud. Une barque blanche et bleue, avec une cabine, à la peinture un peu défraîchie. Voyez, c'est marée basse, elle repose sur le sable grisâtre en ce jour nuageux, le sable se montre à nu, parsemé de coquillages et d'algues, des algues qui sentent l'iode de la mer et des rochers proches. La proue regarde la terre, les mouettes braillardes tournoient dans ce matin de juin, odeur de poisson, de vent.

Seule la mer compte à cette heure, la mer et son calme reflux au loin, une respiration. Cependant, si vous reveniez quelques heures plus tard, cette embarcation échouée sur le flanc se remettrait à vivre, se redresserait, se relèverait au bout de 6 heures, chaque jour, au rythme de la nature. A marée haute, Armor III vogue sur l'eau, danse des giges affolées par forte houle si le vent est puissant, massif, ce vent qui secoue, qui remue tout, la porte de la cabine restée entr'ouverte, le ciré jaune posé à l'intérieur sur la banquette, les bottes de marin, la casquette bleu marine attachée à la barre, et la photo jaunie sur le tableau de bord, la photo d'une fillette les pieds dans l'eau, 10 ans à peu près.

Je suis née dans ce pays bigouden, ce pays de l'Armor, du littoral. Je sais que la barque est toujours là, au même endroit, depuis longtemps, fidèle à son ancrage. Je sais que la corde ne lâche pas, que la cabine résiste aux tempêtes, même celle de 2016. Je sais parce qu'on me l'a raconté que tout le monde dans le port ignore à qui appartiennent le bateau, les bottes, la casquette, même Kevin, le patron du phare d'Echkmül, ami de mon père. On ignore aussi tout de la photo. Mon père, lui, affirme que le bateau s'appelait « Armor II » et il évoque un ouragan terrible qui aurait emporté une petite fille, par un vent qui aboyait et ensuite des paroles qui se taisent. Yvon, le vieux goémonier à la barbe blanche habite ce pays du vent : Il connaît depuis toujours ce bateau à moteur, blanc et bleu. Son père l'aurait fabriqué lui-même et baptisé « Armor I ».

En ce matin de juin, je l'imagine, la sirène qui vogue sur l'eau, par tous les temps, je la vois avec son ciré jaune, ses bottes blanches, sa casquette bleue, la petite

filles disparues dans la nuit qui revient, va et vient, incapable de se détacher de cette plage : elle survivra, elle survit.

Chantal C, le 12 juin 2021

Le mystère de la barque bleue

Article paru dans les Dépêches du Cotentin du 1^{er} avril 2021.

« Depuis plusieurs jours, un petit bateau de pêche type barquette en bois, coque de 8 à 9 m de couleur bleue, poste de pilotage couvert, sans aucune immatriculation est échoué sur la plage de Saint-Vaast-la-Hougue, près de l'île Tatihou. Le premier à s'en être aperçu est le boulanger du port qui avant de prendre son service vient toujours humer l'air marin sur cette plage. Il en a parlé à plusieurs de ses clients afin de retrouver le propriétaire. Mais rien, bernique ! Aucune information sérieuse.

Pour les uns, c'est une embarcation volée. Pour les autres elle aurait servi à passer des narcos-dollars vers le paradis fiscal qu'est l'île de Jersey, voire même permis à des réfugiés syriens de quitter l'Angleterre avant le Brexit pour retrouver la bonne vieille Europe. Certains affirment que cette barque a été refoulée par la marine britannique qui ne veut plus voir de pêcheurs français dans les eaux territoriales du Royaume Uni. Les plus excentriques osent avancer l'idée que leurs occupants auraient peut-être été kidnappés par des extraterrestres.

Le mystère reste entier. La police de la mer enquête et appelle la population à lui faire part de toute information tangible pouvant les aider à éclaircir cet échouage mystérieux.

Bryan de La Rillie

Victoire, le bateau de pêche de Lucien

Je m'appelle VICTOIRE, ainsi m'a nommé le maître d'équipage Lucien, en hommage à sa femme décédée en mer il y a 5 ans. Régulièrement, nous partons en mer, au large du Fort de La Conchée, pour pêcher. Lucien a son casier à homards en pleine mer, le long d'un chenal en baie de St Malo. Mais il pêche aussi le bar, la barbue, le lieu... ce qu'il peut trouver !

Ici nous vivons au rythme des marées. Depuis quelques jours c'est la tempête. Alors, depuis 3 jours, je suis là, amarré sur le sable, à attendre que Lucien veuille repartir en mer avec moi. Il m'a laissé là alors que nous étions encore à marée haute, a attaché mes cordages à ma bitte d'amarrage, puis a pris son petit canot pneumatique pour rejoindre la terre. Il est parti en me faisant un petit salut de la main : « A bientôt p'tit gars ». C'est un diminutif qu'il me donne quand il est content de sa pêche. Ah il n'est pas reparti bredouille : quelques bars, quelques maquereaux... De quoi se faire un frichti comme il dit, avec ses copains les boulistes du club.

Mais ça fait 3 jours que je suis échoué là et je m'ennuie un peu ! Surtout qu'il fait froid avec ce vent du sud-est qui souffle. A cause de lui, pas de jolies dames à venir s'exposer sur la plage en maillot, pas de gamin à venir avec pelles et seaux pour jouer sur le sable, pas d'ados à venir avec leurs burgers tout gras et leurs bières ou leur coca, pas de petits vieux à se promener bras dessus bras dessous, pas de surfeurs au loin sur les vagues, pas de planches à voile. Juste ce matin l'école de canoës. Mais le mauvais temps les a vite découragés. Et j'ai cette envie de prendre le large lorsque la marée est haute, je vogue à droite, à gauche, pris par le roulis et le tangage, mais suis vite stoppé, c'est si restreint et si frustrant d'être attaché !

Ah ce serait si chouette si tous ces cordages pouvaient brusquement s'arracher lors d'une bonne tempête avec une marée à très fort taux de coefficient, je pourrais partir au large, voguer au gré du vent ! Adieu la terre, à bientôt Lucien, je vais là où le vent m'emporte !!!

Jacqueline GB

La barque

- Ce bateau me pose problème!

- Quel bateau?

- Celui-là, répondit Isabelle en tendant son smartphone à Laurent, je l'ai reçu ce matin d'un inconnu.

- Et alors c'est quoi le problème? Tu t'en fous!

- Oui certes mais j'ai une impression de « déjà vu ». J'ai l'impression d'avoir été à cet endroit il y'a longtemps.

- Peut-être un rêve, moi je vois juste un bateau de pêche comme il en existe des milliers d'autres, un peu flou et basta c'est tout!

- Ok, ok grommela Isabelle. On se voit toujours demain même heure? En terrasse? Elle ne lui laissa pas trop le temps de répondre et s'éloigna rapidement alors que les premières gouttes lourdes d'une ondée marquaient le trottoir.

En s'engouffrant dans le métro Isabelle pensait encore à cette image qui la tarabustait et l'empêchait de se concentrer sur d'autres choses plus importantes comme le conflit Israélo-palestinien ou le rapport qu'elle devait rendre demain à Léon son patron.

À la station Bonne Nouvelle elle eut soudain un flash, son bateau, le bateau apparu en 4 par 3 derrière la vitre sale. « Larguez les amarres, levez l'ancre, le grand large vous attend loin de Léon »... Le slogan s'étalait en lettres rouge sang sur une plage qui lui parut bretonne.

Sophie C.

Toi, petite barque

Toi, petite barque échouée sur la grève,
Combien de marins as-tu emmené avec toi ?
Aujourd'hui, plus personne ne te relève.
Au contraire, sur ton sort on s'apitoie.

Mais, on se surprend à rêver,
Que des peintres viennent repeindre ta coque,
Que tu ne sois plus naufragée,
Que tu redeviennes un monocoque,
Qu'un jeune marin vienne ajuster tes voiles,
Et vers la mer emmène son amoureuse,
Pour à nouveau voguer sous les étoiles,
Et pour un temps, rendre deux âmes heureuses.

Finalement, sur cette plage toute tranquille,
Toi, petite barque en sommeil,
Tu rends nos méninges de plus en plus agiles,
Et nos cœurs de poètes tu émerveilles.

Jacqueline M. (24 mai 2021)

Les capitaines,

L'autre jour, mon copain et moi sommes montés dans un petit bateau échoué à marée basse.

Je ne sais pas ce que nous faisions sur cette plage éloignée de nos terrains de jeux. Et surtout je ne sais pas ce qu'il nous a pris !

A cette époque-là, nous n'étions pas bien vieux, à peine une douzaine d'années. Dès que c'était possible, nous nous échappions de l'emprise familiale. Nous étions tous les deux enfants de paysans et dès notre plus jeune âge, nous avons dû participer aux travaux de la ferme. C'était normal, il fallait bien que tout le monde s'attèle à la tâche car nous n'étions pas bien riches, le garde-manger n'était pas toujours rempli et nous étions une famille très nombreuse. Le matin nous allions à l'école à pied en prenant bien garde de ne pas abîmer nos chaussures, puis en rentrant, il fallait aider la mère dans le potager ou bien aller regrouper le troupeau de moutons un peu trop dispersé.

Avec mon copain, nous avons toujours aimé accomplir cette deuxième mission qui nous permettait de longues courses à travers la lande.

Jimmy était un garçon roux, un peu grassouillet, pas très téméraire, qui habitait la ferme d'à côté. C'était mon meilleur ami et mon confident. Quand les coups du père aviné avaient trop plu sur mon dos, c'était auprès de lui que je trouvais consolation. Il était calme, doux et gentil et surtout un peu philosophe. Il me disait qu'il fallait faire profil bas, que mon père n'était pas un mauvais bougre et surtout qu'un jour nous partirions vivre ailleurs. Mais pour l'heure, il y avait l'école, la maison,

l'obéissance, les moutons, la lande, l'océan et l'amitié.

Le dimanche, nous allions tous à la messe dans la carriole tirée par Franca, notre vaillante jument, puis au retour, après le repas, nous avions droit à un morceau de chocolat. Notre mère avait mis sa jolie robe et dans l'après-midi, elle s'accordait quelques heures de repos devant notre vieux poste de radio qui diffusait les dernières chansons à la mode. Notre père partait rejoindre ses copains au pub pour trinquer et refaire le monde. Et nous, les enfants, nous avions quartier libre.

Mes sœurs prenaient leurs bicyclettes pour aller au petit bal du village et nous, les garçons, partions battre la campagne pour des aventures exaltantes.

Cela me revient maintenant. Ce jour-là était un dimanche et le père de Jimmy nous avait chargés de retrouver leur vieux bouc qui s'était égaré. Oui, c'est bien cela finalement qui nous amena dans cette anse isolée. Il faisait beau, un vent léger nous caressait la peau. Nous étions heureux. A cet âge-là, c'est le moment présent qui compte.

Donc, pas trace du vieux bouc, mais soudain nous avons découvert cette barque. A qui pouvait-elle appartenir ? Nous ne l'avons pas reconnue et son nom sur la coque était en partie effacé. D'ailleurs elle n'était pas en très bon état et semblait abandonnée. Nous y avons grimpé.

Dans la cabine, il y avait des boîtes de conserves rouillées et des bouteilles de bière vides. Un vieux pull en partie démaillé était accroché à un montant et dans une coupelle ébréchée se desséchaient

des restes de tabac. Qui était donc le propriétaire de l'épave ? La question nous a quelque peu effleurés, mais a très vite été balayée par la possibilité d'un nouveau jeu qui s'offrait à nous !

Nous sommes devenus les capitaines d'un navire fendant les lames et bravant les éléments, d'une goélette en partance pour le Nouveau Monde, d'un vaisseau contournant les récifs dangereux,

combattant les pirates des Mers du Sud ou se lançant à la rescousse des bâtiments en détresse. Nous étions totalement absorbés par notre imaginaire.

Les heures passaient. Le vent tournait. Des nuages commençaient à s'amonceler à l'horizon.

Une tempête s'annonçait. Et surtout la marée montait.

Soudain la barque commença à tanguer. Lorsque nous nous en sommes aperçus, nous étions déjà loin de la côte. Notre esquif dérivait vers la haute mer sans moteur et sans rames. J'ai dit que Jimmy était un peu froussard, mais à cet instant, moi non plus, je n'en menais pas large ! Nous nous sommes réfugiés dans la petite cabine et, serrés l'un contre l'autre, nous avons été secoués comme des pruniers. Terrifiés, nous n'avions aucune idée de l'issue de notre aventure.

Puis la risée s'apaisa, les vagues diminuèrent, le ciel s'éclaircit et notre embarcation se laissa flotter, immobile, à quelques encablures du rivage. Impuissants, nous étions condamnés à surnager ainsi, sans eau et sans victuailles.

Enfin un chalutier nous aperçut et nous remorqua jusqu'au port. L'inquiétude que notre disparition avait causée, nous évita toute punition. Et puis après tout, c'était la faute au vieux Jo qui perdait la boule. Il avait abandonné son bateau, sans amarres, loin de tout et il était rentré chez lui à pied sans plus sans soucier.

Depuis nous sommes devenus capitaines, mais uniquement sur la terre ferme et seulement sur un navire fait de planches chapardées à quelque clôture délabrée!

Brigitte L.

Quatre amis et une tempête

Le bateau est encore ancré sur la plage de sable fin après cette tempête imprévue la nuit dernière. Cette grande marée de coefficient 110 ne l'a pas détruit.

Les baines l'ont déporté de plusieurs kilomètres. Il a dépassé les limites du chenal. Nous étions quatre amis dans ce vieux bateau de pêche bleu hier soir. Si heureux de nous retrouver dans ce bateau depuis notre enfance, bateau peint par notre père et baptisé « Vent des Huns ». Nous rentrions tranquilles, heureux d'avoir quelques poissons à cuisiner, lorsque tout à coup une panne de moteur ! La radio ne répondait plus. Nous risquions d'être pris par la tempête, cela devenait plus difficile. Est-ce qu'il fallait attendre les secours? La Société de Secours et de Sauvetage en Mer?

Le vent s'est levé, les vagues de plus en plus hautes, impressionnantes, se rabattaient sur nous. Nous avons peur de faire naufrage et d'échouer, de nous retrouver sans lumière, sans phare pour nous guider vers la plage.

On a tiré à la courte paille. Pierre et Jacques resteraient dans le bateau, Paul et moi prendrions le canot de sauvetage.

Nous sommes arrivés vers la plage, emportés par les courants. Le canot tanguait, le bateau s'éloignait. La peur nous donnait des forces. Nous ramions. Au bout de quelques minutes qui nous ont paru des heures, on a senti sous le canot le sable. Nous étions sauvés.

« Où sont les autres? Le bateau? » Vite, nous tirons le canot jusqu'à la plage. Nous appelons les secours avec nos téléphones. Le bateau est repéré dans la nuit. Nous courons sur la plage et nous nous retrouvons tous glacés par le vent, soufflés par la tempête. Au loin deux ombres se dirigent vers nous. Pierre et Jacques! Nous nous retrouvons essoufflés: « On y est arrivés les gars, pas croyable cette affaire! »

Corinne D., mai 2021

Grain de sable

C'était il y a fort longtemps au Portugal, à Nazaré très exactement, petit port du bout du monde. J'arpentais la côte à pied. Je m'y étais arrêtée. C'était l'hiver, à Noël. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'étais descendue à l'hôtel Villamar, une de ces grandes bâtisses sans charme, triste, en mal de vacanciers, qui, en été, affectionnent la côte lusitanienne.

J'avais pris une bonne douche, défait mon sac à dos et effectué une lessive avant de me rendre sur la plage. Marée basse, sable jaune et gris à perte de vue, plage vide de présence humaine, barrée côté mer par un banc de varech. Seule une barque de pêcheur, échouée, trouait l'horizon. Plutôt pimpante. Je m'en approchai. Mes pieds nus s'enfonçaient dans le sable humide en esquissant derrière moi un chemin d'empreintes. Tandis que j'atteignais la coque, j'entendis des cris. Surprise, je regardai de tous côtés, pensant être abusée par le vent. Mais les bruits venaient de la barque. Au fond de la barque, un paquet, soigneusement enveloppé. Il en sortait maintenant des cris perçants. Des cris de bébé. Décontenancée, vaguement effrayée, mais surtout consciente de ce qui se passerait si rien n'était fait, je pris le paquet, l'ouvris délicatement et, sans réfléchir, introduisis mon petit doigt dans la bouche de l'enfant. Étonné, il se tut, me regarda fixement et me fis un grand sourire. C'est alors que j'entendis des

hurlements derrière moi et que je vis une horde d'individus se précipiter sur moi en rugissant *El bebe, El bebe, El bebe ! Nao toque na criança !* J'ai failli lâcher le paquet. Une jeune femme me l'arracha des mains en me foudroyant du regard. *Meu filho ! Meu filho !* s'ensuivit une diatribe dont je ne compris pas un traître mot. Des sons, véhéments, sortaient de sa bouche, en bouillie de mots, en chuintements, en pétarades, en jets de postillons, je ne savais plus où me mettre, ni comment m'extirper de la foule hostile, que je sentais prête à me lyncher. Quelques mots saisis au vol auraient dû m'éclairer : *natal, presépio, menino Jesus*, mais je ne pouvais imaginer ce qu'un habitant, pris de pitié, finit par me dévoiler, dans un français sommaire.

J'avais volé le bébé de la crèche ! Celui de la crèche vivante, dont les habitants de Nazaré perpétuent la tradition depuis des siècles, selon un déroulé immuable, d'une rigueur toute millimétrée.

Mais, chacun le sait, même dans les engrenages les plus huilés, ou les crimes les plus parfaits, un grain de sable peut suffire à tout enrayer...

Véronique A, Compostelle 2000, 25/05/2021

GERMAINE

Elle avait peu davantage, elle souffrait de son physique, se trouvait trop forte et déprimait régulièrement, ne savait pas si elle devait consulter ou passer chez l'esthéticien.

Comment diminuer son pétard, allait elle se mettre à faire de la course à pied pour perdre du poids ou se mettre à faire du vélo dans sa région vallonnée, en sera-t-elle capable. Elle pourrait aussi se mettre à la marche et risquer de clopiner au fil des kilomètres n'ayant pas l'habitude de faire ce genre d'efforts.

Ces voisins vont payer leurs impôts en courant sur le pavé alors qu'elle est toujours en voiture ou en bus. Ils la narguent avec leur sportivité. Il va falloir qu'elle se libère de cette souffrance, de ce poids qui la rend triste et rebondir, mais comment ?

Abracadabras la décision est prise, elle ne veut pas attendre la prochaine période de déprime. Il faut trouver la personne qui l'aidera à agir, pourquoi pas un professeur de gymnastique qui la guidera à modeler son corps.

Mimi, mai 2021

GERTRUDE

Elle avait peu d'avantages, avait été fort mal dotée par Dame Nature. Tout un chacun pouvait le constater en se disant qu'il avait bien de la chance de ne pas être né de la même mouture. Bien sûr, personne ne faisait jamais allusion à son menton en galoche, ses cheveux noirs et raides comme des baguettes de tambour, ses oreilles en feuille de chou, son nez un brin celui de la fée Carabosse. Le corps n'était pas mieux loti. Elle était mince de buste, une poitrine qu'on devinait à peine, le tout reposant sur un énorme pétard rebondissant. Cela lui procurait néanmoins un avantage énorme : une stabilité à toute épreuve lorsqu'elle se déplaçait en vélo. En revanche, sa démarche n'était pas légère, loin de là. Ses énormes cuisses qui supportaient son fessier frottaient l'une contre l'autre à chaque pas de telle sorte qu'elle clopinait, se dandinait comme un canard.

Vraiment elle était l'anti-modèle de Vénus et Jupiter lui faisait payer cher en impôts physiques sa venue sur terre !

Mais elle avait d'immenses qualités qui contrebalançaient ses défauts physiques. Elle était très cultivée et toujours accompagnait ses discours d'anecdotes abracadabrantesque aussi bien que de références littéraires. Elle vous regardait d'un petit air malin qui vous narguait, qui voulait dire : es-tu capable de pareille intelligence, toi le beau mec ? Il valait mieux alors rester humble et ne pas rebondir sur ses propos au risque que de se voir encore plus dominer par d'autres références absconses qui vous faisait encore plus plonger dans votre médiocrité culturelle.

Bryan de La Rillie

Les pétards du 25 juillet

« Elle avait peu d'avantages... » Mais, nous allons le voir, elle en possédait un qui était vraiment extraordinaire. D'autant plus extraordinaire, d'ailleurs, qu'il était caché ! Car, à première vue, tout chez cette femme triste et chétive était banal. Et ce n'était pas ses cheveux coiffés en pétard qui pouvaient faire illusion et changer cette première impression. A la ville, lorsqu'elle s'entraînait sur son petit vélo, personne ne lui prêtait attention ; elle pédalait de longues heures, toujours seule, toujours effacée, toujours obstinée. Mais la randonnée était sa véritable passion. Ici, sur la partie espagnole du chemin de Saint-Jacques, elle avançait en clopinant, les dents serrées, et on avait envie de la plaindre en la voyant s'infliger cette épreuve au-dessus de ses forces. Elle semblait accomplir un devoir pénible dont elle seule connaissait le mobile et dont elle s'acquittait avec l'enthousiasme du contribuable réglant ses impôts. A la voir peiner, on avait l'impression qu'elle narguait le destin, qu'elle défiait l'impossible, et qu'il eût fallu les secours d'un pouvoir magique pour lui permettre de réaliser son objectif. Et précisément, au détour d'un chemin : « Abracadabra ! », elle retrouvait une énergie nouvelle, puisait dans ses ressources et parvenait à la fin de l'étape. C'est cette capacité à rebondir qui a fait de cette femme discrète, une femme exceptionnelle qui va bientôt terminer pour la 12^{ème} fois – un record ! – le chemin de Saint-Jacques de Compostelle depuis le Puy-en-Velay. Elle espère arriver le 25 juillet, jour de la fête de saint Jacques qui sera célébrée, en cette année jacquaire, au milieu des pétards et des feux d'artifice !

Michel D.

Odessa

Elle avait peu d'avantage mais la rage. À l'ouest elle avait toujours été. Elle partirait donc vers l'est tel était son destin aurait dit Giscard.

Pétard qu'elle en avait marre ! « à canard » lui dit sa petite voix qui ne lui laissait aucun répit comme son patron Léon. Elle hésitait entre le vélo le bus et pourquoi pas à pied ? En tout cas il fallait prendre le large et vite... ou alors à la voile songea-

t-elle mais elle n'avait pas encore rencontré son capitaine. Tant pis elle irait clopiner sur les chemins. Tout plutôt que d'être encore dans l'impôt-boulot-dodo. À l'est aussi il y avait du boulot, des forêts de bouleaux. Elle l'avait vu dans un documentaire un soir d'insomnie. Je n'ai qu'à aller en Alsace. Moscou ça fait un peu loin surtout à pied. Et puis ils ont du bon vin pas de la vodka. elle se souvenait de pub dans le métro vantant les beautés du Puy de Dôme ou celle évoquant dans des couleurs chatoyantes un tour des grands vins d'Alsace qui l'avait nargué. Abracadabra, le sort en était jeté ça serait... Odessa. Son doigt s'était posé sur la carte du monde à cet endroit. Un mot qui sonnait comme Valparaiso, plein de ports, de dédales et de rebondissements.

Sophie C.

Elle avait peu d'avantages

Elle avait peu d'avantages, la pauvre Germaine ! Elle était née un 27 décembre, le jour de la Saint Innocent, et sa mère, clodo du village, pas très heureuse d'avoir un fardeau supplémentaire à nourrir, voulait justement la prénommer Innocente. Ainsi, pas de souci en plus à chercher un prénom ! Heureusement, le père s'y opposa : sa sœur, qu'il aimait beaucoup et qu'il voyait une fois l'an, lui avait suggéré d'appeler son enfant Germaine, en souvenir de leur mère qui portait ce même prénom.

La mère de Germaine, Gertrude, marquée par des années de galère, faisait trois fois son âge ! Elle était coiffée comme **un pétard**, habillée de vêtements collectés dans les poubelles, marchant tant bien que mal en **clopinant** ici et là avec un vieux caddie récupéré au supermarché local, dans lequel elle avait installé Germaine sur une vieille couverture toute trouée. Marcel, le père de Germaine, avait récupéré un vieux **vélo** qu'il essayait d'entretenir avec soin, et qui lui permettait d'aller de temps en temps faire un tour en campagne quand il en avait assez d'entendre Gertrude gémir sur son sort. Très alerte, **il narguait** ses vieux copains du village où il était né, certains devenus clodos comme lui, en faisant des cabrioles avec son vélo. Ce qui lui plaisait dans son mode de vie, c'était de ne pas avoir à payer **d'impôts** puisqu'il ne travaillait pas et vivait jusqu'alors sans contrainte.

Mais, **abracadabra**, Germaine était née ! Avec elle, allait commencer une autre vie ! Il allait falloir **rebondir** pour pouvoir offrir à cette petite, un peu plus d'avantages dans sa vie, lui permettre d'accéder à un peu plus de confort ! Il se mit à réfléchir et décida d'aller frapper au bureau du CCAS de la ville pour chercher de l'aide.

Jacqueline GB.

Devoir de Français

« Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois » : voilà l'épilogue et sa phrase, concluant mon exercice de Français de classe de seconde C .

Cette année-là, notre professeure nous donnait une série de livres à lire pour en choisir un, puis l'analyser sous forme de dissertation. Thérèse Desqueyroux, roman de François Mauriac, fut ma révélation. Je le lisais, que dis-je, je le dévorais, une page après l'autre, en proie à l'excitation d'un véritable engouement. Portée par le sujet fort du livre et sa découverte, inspirée, me voilà jetant les mots sur ma copie à rendre pour la semaine suivante. En deux heures mon texte définitif était rédigé.

J'admirais ma « prof » de Français, une femme passionnante, charismatique, sévère mais juste. Ses cours n'en étaient pas pour moi mais des moments privilégiés de connaissance.

Le jour où elle rendit les devoirs, elle planta son regard franc dans le mien et me questionna sans détour

- Vous l'avez écrit seule ?

- Oui

- J'ai du mal à vous croireVraiment ? 18/20.

Et comme cette année-là, le niveau de la classe n'était pas à son zénith, elle ponctua du fameux « au royaume des aveugles, les borgnes sont rois. »

Beaucoup de souvenirs se sont effacés de mon » autrefois » de lycéenne, mais ma professeure de Français, au physique estompé, une silhouette grande, mince, aux cheveux courts frisés, est restée dans ma mémoire. La citation « Au royaume des aveugles » est devenue mienne bien des fois. Une façon de lui rendre hommage et de sourire, d'un clin d'œil, du passé.

Rosine D.

L'indigestion

Dans les années 1960, le concours d'entrée à l'Ecole Normale pour devenir institutrice se passait en fin de classe de troisième.

Je franchis l'étape de l'écrit. A l'oral, j'obtiens de bonnes notes en anglais et en mathématiques, mais en français j'ai zéro !

Je devais préparer un poème d'André Chénier. Je l'avais bien étudié, j'aime la poésie. Le jury me pose une seule question : « quel est le siècle d'André Chénier? » J'avais 15 ans, je ne le savais pas et je restais muette comme une carpe.

Un des membres du jury s'exprime alors en ces termes : « vous repasserez Mademoiselle ! » En réalité, je passais dans les dernières et les examinateurs avaient atteint leur « quota », ça n'était donc plus un « concours » où on prenait les meilleurs, la règle ayant changé en cours de route ! Et puis peut-on se faire une idée sur un candidat en lui posant une seule question ? Mon père ne m'a pas parlé pendant un mois tellement il était en colère ! Et pourtant, la première déçue, c'était moi ! Cette note de français, il me semble que je ne l'ai jamais digérée.

Jacqueline M. le 17 juin 2021

Les boulettes de papier

J'étais en classe de 3ème. Nous étions 8 filles pour 28 garçons. Nous avions 15-16 ans ! De jeunes adolescents bien inconscients de nos gestes vis-à-vis de nos professeurs !

J'avais un prof de mathématiques que j'adorais, il défendait toujours les filles face à l'agressivité des garçons. En plus il était mignon à regarder ce qui était bien agréable pour l'adolescente que j'étais. C'était, de plus, un très bon prof de maths. Il avait donc tout pour plaire. Cependant, il avait un défaut : il était curieux de tout !

Tout ce qui n'appartenait pas au domaine scolaire l'intriguait. Sur les bureaux, dans nos cartables, il ne devait y avoir QUE du scolaire. S'il voyait une trousse de maquillage, il faisait une réflexion. Un papier par terre, et il fallait le ramasser. Ou lui-même se baissait pour le ramasser.

A l'époque, j'étais abonnée au magazine Salut les copains. Stéphanie, ma meilleure amie, était, elle, abonnée à Mademoiselle Âge Tendre. Nous échangeions régulièrement nos revues.

- Ces journaux n'ont rien à faire ici, nous dit-il un jour alors que nous faisions l'échange juste avant le début du cours et nous ne l'avions pas vu entrer.

C'est alors que nous fûmes bien surprises. Il nous confisqua nos magazines. Il baissa alors très fort dans notre estime.

Les jeunes ados que nous étions décidèrent donc de se venger.

Juste avant un devoir surveillé, nous avons préparé plusieurs petits papiers que nous avons roulés en boule et jetés par terre à différents endroits de la classe. Nous étions persuadées qu'il allait les ramasser. Il ne pourrait rien dire car il y avait le silence de rigueur pendant le devoir surveillé.

Effectivement. Je le vis ramasser un papier et avoir l'air embêté. Puis un autre ! Un troisième !

Il semblait intrigué ! Personne ne bougeait dans la salle. Il ne pouvait absolument pas savoir qui avait écrit les différents messages.

Il n'a jamais posé de question. Il n'a jamais rien dit. Mais il n'a plus jamais fait de remarque sur quoi que ce soit dans la classe. Et Stéphanie et moi, le soir, nous avions pouffé de rire ! Ah ! Ces ados alors !

Avez-vous deviné ce qu'il y avait d'écrit sur les petits papiers ?

La curiosité est un vilain défaut !

Jacqueline M.

Dans sa blouse grise

Je le revois à l'heure de l'étude dans sa blouse grise, assis à son bureau installé sur l'estrade, corrigeant les dictées de l'après-midi, l'air grave, relevant parfois la tête pour réprimer d'un regard circulaire un léger bavardage. La classe était silencieuse, on entendait les plumes crisser sur le papier. A l'âge où il arrive parfois de se rêver adulte – j'étais en CM2 – je regardais comme un modèle cet instituteur dont la vie semblait si calme, qui détenait à la fois la connaissance et l'autorité, et dont la grande bienveillance lui valait le respect, jamais pris en défaut, de ses élèves. Si je me souviens de lui aujourd'hui, c'est que, au cours de ma vie d'écolier et d'élève, son exemple a été rare. Savant sans être ennuyeux, rigoureux sans être sévère, optimiste et chaleureux, sachant encourager, attentif à chacun, simple avec tous. Un pédagogue n'ayant d'autre ambition que de transmettre avec ferveur et méthode son savoir, tout son savoir et rien que son savoir. Pas un homme à s'aventurer sur le terrain de la religion, des prophètes et de leurs caricatures.

Michel D.

Mes profs de maths

En douze ans de vie collégienne, lycéenne et estudiantine, j'ai eu de nombreux professeurs de mathématiques, des personnages différents qui m'ont laissé quelques 40 ans plus tard, des images fortes, des souvenirs indélébiles.

Tout d'abord monsieur Gaillard en 3^{ème}. Un vrai gaillard de par sa stature imposante, intimidante qui contrastait avec la bonhomie de ses paroles. Son credo : nous apprendre les mathématiques modernes ! Vous savez, les patates qu'on dessine au tableau avec des petits vers à l'intérieur qu'on appelle des éléments. On avait bien eu chaque début d'année précédente une ou deux heures de cours sur ces nouvelles mathématiques mais cela s'était arrêté net, certainement à cause de professeurs insuffisamment formés à cette nouvelle approche des mathématiques. Monsieur Gaillard semblait, lui, dominer le sujet.. À tous les cours, il expliquait les nouveaux concepts avec des dessins de patatoïdes au tableau. Nous le regardions, l'écoutions un peu hagard, ne comprenant pas où il voulait en venir. Allions nous devoir faire des exercices à base de dessins rondoïdes dignes d'un potache de cours enfantin pour les épreuves du BEPC qui se profilaient à l'horizon ? Finalement non, mais le programme avait été quelque peu escamoté à cause du temps passé sur ces fameuses mathématiques modernes.

Puis ce fut le passage au lycée avec les Daldon, les terribles Daldon , plus terrifiants encore que ceux de Lucky Luke. Monsieur et Madame Daldon devant lesquels, d'après leur réputation, on allait trembler.

Effectivement, je commençais par Madame Dalton en classe de seconde. Toute petite, on la regardait d'en haut lorsqu'on était appelé au tableau, mais on ne rigolait pas. Son visage sévère, son corps raide imposaient le respect. Il ne fallait pas broncher d'un pouce et tenter de répondre aussi bien que possible à ses questions cinglantes. Une année à bosser sans moufter, une année dure mais profitable.

Puis en classe de 1^{ère}, changement du tout au tout avec Monsieur Daldon. Pas une présentation sans une anecdote, une explication sans référence humoristique, une phrase sans un jeu de mots. Les maths en s'amusant ! Cela vous redonne envie de décortiquer le théorème de Cauchy-Schwarz, de bosser vos dérivées ou de phosphorer sur les nombres imaginaires, ceux qu'on écrit avec des points sur les i .

J'eus bien d'autres profs de maths, mais ces trois là ont marqué mon esprit, m'ont ouvert sur une matière que j'aimais et m'ont lancé vers des études scientifiques. Qu'ils en soient remerciés très sincèrement.

Bryan de La Rillie

L'importance de la couleur de blouse

1967 je crois. J'étais dans un lycée de jeunes filles où le port de la blouse était obligatoire. Semaine paire, blouse kaki, semaine impaire, blouse bleu ciel, tablier blanc en coton pour les cours de chimie. Et surtout ne pas se tromper ! Le soir, je laissais ma blouse au porte-manteau devant la classe, la première que je devais occuper le lendemain matin. Le vendredi ou le samedi, j'emportais ma blouse avec moi pour la lessiver.

Ce code vestimentaire indiquait surtout ce que nous n'avions pas le droit de porter. Par exemple des vêtements avec de la publicité pour de l'alcool, du tabac, des drogues, ou interdisait le ventre découvert, ou encore devait masquer des signes d'appartenance religieuse.

La gestion des règlements liés aux uniformes est une tâche importante ! Elle incombait, à l'époque, au surveillant général, rôle pas toujours facile à tenir face à la violence des jeunes. Les remarques étaient difficiles à faire par l'adulte, mais aussi, difficiles à entendre par la jeune fille, surtout, quand celle-ci ne le faisait pas exprès. C'est vrai que si toutes les élèves dans la cour sont en bleu ciel et qu'une seule est de couleur kaki, ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! C'est hélas, ce qui m'est arrivé un jour !

J'avais oublié d'emmener ma blouse bleue sale le vendredi soir. Et comme une erreur n'arrive jamais seule, j'avais aussi oublié de prendre ma blouse kaki propre le lundi matin. Plutôt que de rester en vêtements dits « de ville », j'enfilais donc ma blouse bleue le lundi matin, bien sûr, la peur au ventre de voir surgir sur moi le surveillant général. Comme par hasard, celui-ci était absent et ce fut la directrice en personne qui surveillait la cour ce jour-là ! Je la vis alors débouler devant moi. Il faisait très chaud, j'avais donc relevé mes manches.

- Où allez-vous comme ça, Mademoiselle Maciejczak, faire la lessive ?

- Non, Madame, bien sûr que non. Mais il fait chaud aujourd'hui, répondis-je, rouge jusqu'aux oreilles.

- Baissez vos manches.

- Mais Madame !

- Pas de mais. Vous viendrez dans mon bureau après votre dernier cours.

Pour une fois que j'oublie ma blouse, je me fais prendre ! Tout ça pour la couleur d'une blouse ! Je ne pensais qu'à ça tout l'après-midi. Bien perturbée, j'avais du mal à écouter les cours. Je m'exécutais donc le soir et me voilà dans le bureau de la directrice.

- Alors comme ça vous ne respectez pas l'autorité ? Vous ne respectez pas le règlement ? Vous me ferez 2 heures de colle samedi matin prochain. Je vous ai préparé la punition à faire signer par vos parents.

Je n'ai pas eu le temps d'ouvrir la bouche, ni la possibilité de m'expliquer, la sanction était tombée. Pas le droit à l'erreur. Pas le droit d'une seule journée d'inattention. Je fulminais de rage car je savais qu'en plus, j'en prendrai pour mon grade en rentrant à la maison.

Dans le bus qui me ramenait chez moi, je préparais mon explication pour ma mère. Là non plus, pas le temps de parler. N'oublions pas que nous sommes lundi, jour de lessive !

- Et ta blouse ? Elle est où ?

- Ecoute Maman, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi.

- Tu réponds maintenant ? Je lui mis ma punition sous les yeux.

- Il faut que tu signes, s'il te plaît.

- C'est bien fait pour toi. En plus ma lessive est faite donc tu laveras seule ton tablier, ça t'apprendra le respect ! Comme ça tu ne recommenceras pas.

Je ne ferai pas d'autre commentaire sur le port obligatoire d'un quelconque uniforme à l'école pour montrer l'appartenance à un groupe ou le contrôle d'un adulte sur le corps d'un enfant. Respect de la laïcité ou effet de mode ou augmentation du prix de l'habillement scolaire pour les familles. Le débat reste toujours ouvert et est et restera toujours d'actualité, c'est mon humble avis. Et c'est au détriment de l'apprentissage, au détriment de l'enseignement, ce qui reste la base du devoir de l'école.

Jacqueline M. le 17 juin 2021

Je me souviens, souvenirs d'école

Je me souviens du trio infernal des instituteurs : Mr et Mme CERLES et Melle LANGLOIS

Longtemps j'en ai rêvé, cauchemardé

C'était un petit village, Samoreau, celui de mon enfance

Les instituteurs étaient des notables au village

Je me souviens de la DS noire conduite par Mr CERLES et dans laquelle trônait à l'avant l'imposante Mme CERLES et à l'arrière la sèche et anguleuse Melle LANGLOIS. La DS noire à suspension descendait fièrement et plutôt au ralenti la côte de l'école jusqu'au centre du village

Je me souviens de la classe unique de Mme CERLES où nous étions 3 niveaux réunis : CE1, CE2 et CM1

Je me souviens que chaque automne nous apprenions la même récitation :
« Simone allons voir au verger si les pommes... »

Je me souviens surtout de la leçon de morale, un grand et solennel moment du début de matinée

En effet, la chouchoute du jour était conviée à monter sur l'estrade pour tenir la craie blanche, la craie rouge et le chiffon aux côtés de Mme CERLES qui écrivait la maxime, la leçon de morale du jour, que nous étions priés de copier dans notre cahier pour ensuite l'apprendre par cœur, on pouvait être interrogé le lendemain.

Je me souviens du bureau de l'institutrice installée à un bout de l'estrade, bien en hauteur pour pouvoir avoir une vision sur la route principale et les passants qui s'y trouvaient. Mme CERLES telle une véritable concierge nous abreuvait de ses commentaires acerbes sur untel ou unetelle.

Je me souviens de la grande cour de récréation, il y avait deux ou trois grands arbres qui déployaient leurs branches pour nous rafraîchir l'été.

Je me souviens qu'on avait des encriers blancs sur nos tables, des tables en bois avec un trou pour l'encrier. Des encriers plus ou moins remplis à demi d'encre et qu'une fois par an c'était le grand nettoyage des encriers : on vidait l'encre, il y avait un grand seau pour nettoyer, sûrement avant les grandes vacances.

Je me souviens qu'on se racontait des histoires, que je racontais des histoires à mes camarades de classe. En effet, mes grands-parents maternels étaient à cette époque là en mission au Sénégal, à Dakar. Ma grand-mère devait enseigner le français et mon grand-père ingénieur agronome s'intéressait aux cultures vivrières, aux ressources locales à développer pour nourrir au mieux la population et la rendre autosuffisante. Alors ils nous envoyaient assez souvent des cartes postales avec des éléphants, des girafes, des femmes noires pilant le mil devant leurs cases. Et j'inventais, à partir de ces cartes postales, quelques légendes, quelques épopées, quelques aventures plus ou moins extraordinaires qu'auraient vécues mes grands-parents.

Puis un jour ma Maman me dit : ce soir Bénédicte tu ramènes à la maison toutes tes affaires de classe, livres, tu ne laisses rien dans ton casier sous ton pupitre.

Je me souviens que mes camarades de classe étaient intrigués, moi-même je pressentais quelque chose d'important mais je ne savais pas quoi, ma mère, mon père ne m'avaient rien dit.

C'était un vendredi soir, oui car après c'était le week-end, mon oncle Ramiro et ma tante Aleth étaient venus nous rendre visite ce week-end là. Je me souviens même qu'on avait eu au dessert le dimanche soir : de la crème de marrons avec du fromage blanc, mon dessert favori.

Et puis le Lundi ma Maman nous conduisait dans une nouvelle école, dans la ville voisine, Avon.

Je me souviens des premiers temps dans cette école arrivant en classe de CM1, après la rentrée, un peu déphasée et désorientée, il a fallu rattraper mon retard. Mais l'institutrice Mme Engouard fut encourageante et l'année suivante en CM2 je me trouvais parfaitement intégrée.

Je me souviens que ma mère s'était opposée à l'instituteur et Directeur d'école

du village, Mr CERLES, car il voulait garder tous les élèves pour le certificat d'études but ultime de la scolarité et n'envoyait personne en 6^{ème} au lycée.

Je me souviens qu'enfants nous étions différents des autres au village avec des détails bêtes mais infiniment significatifs pour nous les enfants comme porter un ciré alors que les autres avaient des capes transparentes, avoir pour le goûter : pain et carrés de chocolat alors que les autres avaient des choco BN.

Je me souviens que la vie rurale avait ses charmes : aller chercher le lait à la ferme, assister au défilé de la St Fiacre (la fête des jardiniers) avec chevaux, attelages et chars décorés, avoir un jardin, une cabane au fond du jardin...Mais elle avait aussi ses us et coutumes et il fallait mieux ressembler aux autres, se fondre dans la masse, que d'avoir des parents se distinguer par un comportement original, alors les ragots allaient bon train.

Bénédicte F, 21 juin 2021





Un professeur inoubliable

En mai 68 j'avais 15 ans. J'habitais le quartier latin à Paris. J'allais au lycée Montaigne qui admettait les jeunes filles en classe mixte depuis peu. J'étais en 3eM5. Mon professeur de français était originaire de Pau. Il s'appelait Marcel Domerq. Ami d'Albert Camus en Algérie, il appréciait beaucoup ses écrits et nous en parlait souvent, encourageait les élèves à lire Camus en détournant les programmes de l'Éducation Nationale.

Dans les classes, la révolution estudiantine commence à nous attraper, sourde machine. Le jour de la composition de français, « le devoir sur table » comme on dirait aujourd'hui le professeur de français change brutalement de sujet et nous demande d'écrire sur « Le vent et les nuages ». Sa cigarette toujours à la main, il note le sujet au tableau se retourne et fume sa craie la confondant avec sa cigarette. « Vous avez quatre heures avant de poser votre copie sur mon bureau. »

A cette époque de contestation notre professeur était d'avant-garde. La poésie contemporaine, les chansons, les idées politiques, les beatniks, le petit livre Rouge de Mao TseTung circulaient librement dans la classe comme à l'extérieur

du lycée. Il avait quitté sa blouse grise de professeur et enseignait en costume de ville. Très tôt il n'a plus porté de cravate laissant son col ouvert sur son torse, pratique totalement inhabituelle. Dans cette classe il avait préparé les élèves à tourner un film. Je me souviens du titre « Écrit à la craie ». Les élèves avaient écrit le scénario. Les acteurs, techniciens, monteurs, scripts, cameramen étaient des jeunes de 3e encadrés par des professionnels. Une histoire très proche du film de « le blé en herbe ». De l'herbe il y en avait dans le lycée. Les cours se faisaient aussi dans le Jardin du Luxembourg très proche, les portes donnant sur le lycée. Le professeur encourageait la création littéraire et on pouvait lui proposer la lecture de manuscrits. Il m'a fait connaître la poésie contemporaine, les films cultes projetés dans la salle de cinéma du lycée tous les jeudis matin avec Gérard Philippe, les films de Jacques Tati, René Char, la poésie de Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, les auteurs comme Robeggrillet, Julien Green, Jean-Jacques Rousseau, Tolstoj, Tchekov, Proust.

En fin de cours il était fréquent qu'un élève chante une chanson des Beatles ou de Barbara ou de Marie Laforêt. J'étais souvent volontaire. Je me souviens de la chanson : « Il pleut sur Nantes, donne-moi la main, le ciel de Nantes rend mon cœur chagrin ». Nous réinventions les grandes tragédies de Racine et dessinions des décors contemporains épurés. Nous inventions une mise en scène brisant les habitudes classiques. Nous allions au « Théâtre du Vieux Colombier » admirer Maria Casarès bouleversante et maigre tragédienne aux lèvres rouges, aux longs cheveux noirs, qui pleurait sur commande. Notre classe de français était au troisième étage et nous montions l'escalier comme des moutons éparpillés. Souvent j'étais devant lui et je sentais ses yeux fixer mes jambes. C'était le début des bas à élastiques et des collants. Finies les chaussettes et les porte jarretelles. Il me disait aussi que je ressemblais à Michèle Morgan, sans doute à cause de la couleur de mes yeux. Je ne connaissais pas cette actrice. Je me rendis compte qu'elle était extrêmement vieille comparée aux « idoles » de 16 ou 18 ans comme Sheila, France Gall. Mais je ne comprenais pas les choses de la vie. J'ai été bien embarrassée quand le professeur nous donna, sur un coup de tête une composition française à rédiger en deux heures un samedi après-midi : « Vous écrivez une lettre d'amour à celui ou celle à qui vous vous destinez. » Plus gauche que moi, il n'y en avait pas... Un jour la classe a organisé un bal chez une élève américaine. Sa cave voûtée était immense et nous sommes tous venus y boire et y danser le jerk et le tango argentin avec « ce professeur » qui nous faisait

tourner la tête et l'esprit. Cet homme très cultivé grand et mince toujours bien habillé devait avoir quatre fois mon âge. Certains parents avaient déjà eu « la puce à l'oreille ». Une jeune fille portait un sac à mains avec ses initiales AMA (j'aime). Il lui avait fait remarqué. Il aurait voulu connaître l'heureux élu de son cœur. Elle compris tout de suite où il voulait en venir. Mai 68 était là. La Sorbonne était plus qu'une université. « La liberté des mœurs » comme on disait dans les familles, touchaient tous les étudiants. Il était « interdit d'interdire » il fallait « faire l'amour pas la guerre ». Un jour, le professeur ne s'est pas présenté dans la cour pour nous amener dans sa classe de français... Il aurait fait une crise d'épilepsie ce qui lui interdisait d'enseigner. Nous sommes partis à Boulogne où il habitait un très joli pavillon. Personne. Plus jamais de nouvelles, nous étions tous endeuillés. Sur les quais de la Seine au Vert galant, je l'ai croisé par hasard en me promenant. Il m'a souri, j'avais 20 ans. Il m'a dit que je n'avais pas changé, que je ressemblais toujours à Michèle Morgan, que je devrais faire du cinéma...

Corinne D.

La 31^{ème}

Ce professeur qui a compté pour moi...

Je me souviens. Oh ce n'est pas si vieux ! Quoique ! C'était en 1989 ! Cela fait 32 ans quand même !

Ce samedi matin-là je me dirigeais vers la faculté de Nanterre, suite à un rendez-vous que j'avais demandé au professeur de l'université responsable de l'enseignement de psycho-sociologie. Je réfléchissais alors sur comment j'allais devoir le convaincre de m'accepter à suivre l'enseignement de DESS de « Conseil et Formation Psycho-sociologique ». 30 étudiants seulement étaient acceptés, je voulais avant tout connaître la raison du refus qui m'avait été adressé.

Je fus surprise de rencontrer cet homme dont le savoir était si renommé, mais qui me parût si humble et qui m'écouta avec gravité. Du moins je le ressentis ainsi, emprise que j'étais d'une grande émotion. Se jouait là mon avenir professionnel ! Il m'expliqua que rien dans mon parcours d'études, dans mon

parcours professionnel, ne s'opposait à ce que je suive ce cursus, comme beaucoup d'autres candidats. Mais le « numérus clausus » fixé à 30 étudiants ne pouvait être dépassé ! Il avait fallu faire un choix qui avait été difficile !

Toutefois, au cours de la conversation, j'entrevis une ouverture ! Alors je m'autorisais, j'osais et je l'informais de la nécessité pour moi d'obtenir ce DESS pour pouvoir exercer mon métier dans le poste auquel je voulais accéder dans la fonction publique territoriale. Il fut surpris, interpellé par le fait que cette fonction publique puisse exiger ce « style » de diplôme, me dit-il ! Après un silence qui me parût énorme, il me lâcha : « bon, on démarre la formation samedi prochain à 9 h, soyez là, à l'heure ! » Puis il ajouta : « Il faut également vous inscrire en maîtrise de psycho-socio, vous devez suivre les unités de valeurs que j'enseigne dans ce cursus. » J'acquiesçais bien entendu, me demandant comment j'allais pouvoir mener de front les U.V. d'une maîtrise, d'un DESS en plus d'un boulot. Mais j'étais tellement contente.

L'année ne fût pas facile, mais passionnante ! L'expérience professionnelle de chacun des étudiants servait de terrain d'étude, d'analyse et d'enseignement ! Et la théorie revêtait ainsi tout son sens !

Et ce professeur, d'une exigence soutenue et persistante à mon égard toute l'année, m'apprit beaucoup ! J'étais la 31ème, et je compris vite que je devais y arriver, réussir !! Au cours de tout le reste de ma vie professionnelle, au fond de moi, j'ai souvent pensé et remercié ce professeur qui m'offrit cette ouverture et me permit par la suite d'exercer mon travail avec plaisir !

Jacqueline GB

Lettre à un prof

Léon tu t'appelais Léon... Mais comme la ville espagnole, enfin il me semble. C'était il y a longtemps, ma mémoire défaille. Prof d'Histoire Géo. Il y avait toujours des anecdotes et de la passion dans vos cours. J'étais amoureuse il faut le dire. Mais il y a prescription maintenant. J'ai aimé dessiner des cartes. Un matin vous arriviez avec une pile de photocopiés qui sentait fort. C'était enivrant comme l'odeur des livres muri par le temps dans des pièces longtemps fermées. Un jour c'était la carte de l'Europe, l'autre la Russie immense. On y traçait les

fleuves, le transsibérien et la végétation, vert pour les sapins, du marron pour les steppes et puis par-dessus les usines, les mines, le pétrole, les diamants.

Le monde s'ouvrait à nous comme un éventail. Des montagnes se dressaient, on partait sur le dos de larges fleuves. Je me souviens que j'y rajoutais des détails, un poisson au-dessus du Baïkal, un cœur à côté du fleuve Amour.

Le cours coulait tout seul, il était doux comme vous et comme tous les fleuves des cartes que j'ai cherché vingt ans plus tard à voir de mes yeux, Ienisseï, Volga, Amour.

Sophie C.

Madame Raff,

Nous vous remercions de votre investissement durant de nombreuses années où vous avez été ferme mais bienveillante envers vos élèves.

Beaucoup ont eu leur certificat d'études grâce à votre talent pour nous aider à l'effort et nous soutenir pour réussir le diplôme de fin d'années.

Je me souviens de vos encouragements envers Marguerite, pas très présentable, à qui vous lui avez appris à coudre un bouton à son chemisier.

Au cours de cuisine, vous nous appreniez à faire un plat comme le pot au feu et de la pâtisserie.

Au cours d'orthographe, lors des dictées vos encouragements vous me donniez des astuces et définitions pour m'éviter d'avoir toujours zéro, ma hantise.

Merci pour votre courage d'avoir affronter les parents pas toujours sympathiques mais qui, en finissant votre carrière vous ont demandé de prolonger d'une année votre présence.

Bonne retraite et encore merci pour votre patience et votre professionnalisme.

Mimi

mai 2021

Lettre à ce prof qui a changé ma vie

Cher professeur,

En tant que professeur d'histoire, vous étiez iconoclaste ; vous me donniez la permission de parler des choses les plus intéressantes mais interdites : la religion, la politique, le sexe. Vous m'avez libéré à la fois de la pensée et de la parole.

Quand vous m'avez appris les valences en chimie, et le triangle isocèle en géométrie, j'ai crié eurêka.

Dans mon cours de littérature française médiévale, lorsque vous m'avez appris que le baiser sur les lèvres est le plus sacré de tous, vous m'avez hypnotisée.

Quand vous m'avez dit que si je ne passais pas une année universitaire en France, je serais folle ; vous m'avez donné la permission de suivre ma passion.

Me voilà. Je discute de tout avec n'importe qui. Je me fiche de ne pas être politiquement correct, je dis ce qui me vient à l'esprit. Je discute de la religion, je n'ai pas peur de dire que je suis juive et athée.

En ce qui concerne le sexe, j'ai un copain d'école qui est trans; il m'a appelée il y a plusieurs années, alors que nous n'avions pas été en contact depuis une quarantaine d'années, pour me dire qu'il avait toujours été amoureux de moi. Il a été marié deux fois, a des enfants de ses deux femmes, et a fait la transition vers la femme. Il a dit qu'il aime tellement les femmes qu'il veut en être une. Il/elle sort maintenant avec des hommes. Confus ? Lui ? Elle ? Nous parlons.

Je vous suis reconnaissante, mes vénérables professeurs.

Judith J - 28 juin 2021

Petits cailloux,

Je me souviens des écoles que j'ai fréquentées en Espagne, à Barcelone où j'ai vécu de cinq à neuf ans. Du jardin d'enfants à Casablanca, au Maroc, j'ai beau chercher dans ma mémoire, je n'ai bizarrement rien retenu ! Mais à Barcelone de nombreux petits souvenirs me sont restés comme des petits cailloux semés sur le chemin de mon existence. Peut-être est-ce le fait d'apprendre une nouvelle langue qui a imprimé en moi toute une série de petites anecdotes ! Puis nous avons quitté cette grande ville méditerranéenne et son vieux port pour venir vivre dans un pays qui pour nous était synonyme de froid, l'Alsace. Cette arrivée en France où je n'avais jamais vécu, fut une période heureuse dans un petit village qui m'offrit la liberté de me déplacer sans surveillance ni contraintes. Mais j'ai décidé de vous parler de ma période espagnole.

J'ai commencé mon école primaire à l'Ecole française de Barcelone fondée par Ferdinand de Lesseps. C'était une vieille et austère bâtisse divisée en deux parties, celle des garçons et celle des filles et dans ma vision enfantine, ces deux parties bien distinctes étaient séparées par une muraille infranchissable qui traversait une immense cour fermée par de lourds bâtiments. Les garçons portaient des tabliers noirs avec un liseré rouge, les filles, un tablier blanc bordé de bleu. Je me souviens de ce mur inviolable, car un jour on m'a obligée à le franchir avec un bonnet d'âne pour un passage dans toutes les classes afin de démontrer aux autres élèves la punition qui pouvait s'abattre sur tout esprit récalcitrant. Ma faute ? Avoir bavardé avec ma voisine. Pourtant cette petite voisine de pupitre m'a tourmentée pendant toute une année avec son haleine chargée de l'odeur de l'ail qu'elle mangeait au petit-déjeuner et c'est sans doute à cause d'elle que maintenant encore je n'en supporte ni la senteur ni le goût ! Je ne sais plus pourquoi mes parents m'ont changée d'école et m'ont inscrite au Lycée français de Barcelone qui pourtant était beaucoup plus éloigné de notre domicile. J'ai alors quitté un établissement où régnaient des règles de discipline et d'interdictions, un bâtiment gris, à la masse menaçante surgie d'une époque rétrograde et je suis arrivée dans une maison blanche entourée d'un jardin comme si je me retrouvais dans une demeure familiale. Là, il n'y avait plus de ségrégation

filles-garçons. Nous avons tous droit à un tablier blanc. La maîtresse apparaît moderne sur la photographie de classe alors que sur celle de l'ancienne école, la

maîtresse semble d'un autre temps, issue d'un tableau vieillot.

Je suis alors passée d'une période noire et triste à des jours clairs et insoucians. Je me souviens du jardin où nous jouions à la princesse sauvée par le prince sur son destrier, j'étais toujours le prince. Malgré la mixité, les garçons jouaient de leur côté comme je pense cela est habituel à cet âge !

Je me rappelle de la cantine qui était plutôt un simple réfectoire puisque nous apportions nos repas dans une gamelle en fer blanc que des dames réchauffaient. Très souvent elles oubliaient d'en enlever le caoutchouc protecteur ce qui compliquait très sérieusement l'ouverture. J'adorais la purée de patates douces accompagnée de jambon que ma mère me préparait. Je me souviens également de l'épisode de l'appareil dentaire que je devais enlever pour manger. Je le mettais alors dans une petite boîte métallique qui, une fois sur deux, refusait de se rouvrir à ma grande satisfaction puisque c'était un véritable instrument de torture qui s'incrustait douloureusement dans ma gencive. Les après-midi me semblaient alors d'une douceur exceptionnelle. Cependant je ne sais plus si c'est nous, les copains et moi, qui avons expérimenté cette bonne idée ou bien si elle émanait d'un surveillant, mais de temps en temps la boîte a été jetée violemment par terre dans l'espoir qu'elle se décoinçât et parfois cela réussissait... hélas !

Mais ce que j'ai le plus gardé au fil des années au fond de moi, c'est le visage et l'allure de Sally ! Elle était anglaise. C'était une petite fille blonde comme les blés, toujours échevelée, maigrichonne sur de longues jambes sous des robes courtes. Elle était vive et coquine, pleine de gaieté et de gentillesse. C'était ma bonne copine et mon rayon de soleil ! Je vous ai déjà dit que nous habitions loin de cette école. Sally, elle, vivait juste à côté. Le matin ma mère m'y accompagnait.

Nous prenions tout d'abord le métro et ensuite un bus. Le soir, une amie de mes parents venaient nous rechercher sa fille et moi. Un jour sa fille étant malade, il a été décidé que je rentrerais seule avec quelques pesetas en poche pour payer mes tickets de transport. A la sortie des classes, avec Sally, nous avons décidé de profiter de cette indépendance pour acheter des bonbons. Puis j'ai pris mon autobus. Mais lorsque j'ai ensuite voulu acheter mon ticket de métro, il me manquait quelques centimes ! J'étais bien sûr désespérée, mais je ne me suis pas laissée démonter. J'ai attendu devant la bouche de métro. Un monsieur est arrivé accompagné d'un petit garçon et je me suis dit qu'il pourrait m'aider ; j'ai surmonté ma timidité et ma honte et lui ai expliqué mon problème. Ce monsieur

m'a dépannée de cette petite poignée de centimes en me sermonnant et en me faisant la morale sur les divers méfaits des bonbons.

Je ne sais plus comment ma mère a réagi au récit de ma mésaventure, car bien sûr, ne sachant pas mentir, je lui ai tout avoué, mais cela est resté à jamais imprimé dans ma mémoire avec le visage espiègle de Sally !

Brigitte L.

Elle et moi = nous

C'est avec une immense tendresse
Que nous reçûmes les premiers rayons du soleil.
Tellement heureuses d'être ensemble !
Enfin pouvoir laisser éclater notre joie,
Témoignage émouvant d'une belle amitié.

Lorsque nous pouvons être ensemble
Et en souvenir de notre amitié,
Nous courons prendre le soleil.
Cela nous envahit de joie.
Ce serait presque de la tendresse.

Car chaque fois que nous sommes ensemble,
Fruit d'une longue amitié
Qui éclate et rayonne comme un soleil,
Cela nous comble et nous met en joie.
Qu'elle est belle cette tendresse !

Marilou, 7/07/2021



Le jardin d'Amélie

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin...

Ce ne fut pas l'espace d'un matin, ni d'un jour, ni même de quelques jours, mais celui d'une tranche d'été qu'ont vécu les roses d'Amélie.

C'était en juillet-août, en Anjou. Amélie s'était mise en tête de s'occuper du jardin, ce jardin si beau qui, jadis, forçait l'admiration des visiteurs et faisait la fierté de son propriétaire ainsi que celle du jardinier qui s'en occupait à plein temps.

Elle n'y était pas venue depuis longtemps, très exactement depuis le décès de son père cinq ans auparavant. Stupeur ! En arrivant le premier matin, elle constata que les rosiers plantés juste à l'entrée du jardin étouffaient sous les mauvaises herbes, mais pas qu'eux. La jungle, en quelques années, avait repris ses droits et envahi la presque totalité de l'espace. Il était impossible d'imaginer

qu'avant il y avait eu là de magnifiques carrés tirés au cordeau, avec des endroits réservés aux fleurs, aux fruits, aux légumes, aux herbes aromatiques, aux plantes d'ornement, et même à la vigne.

Choquée devant l'ampleur du désastre, le cœur serré à l'idée que son père, s'il le voyait, se retournerait dans sa tombe, elle faillit repartir.

Mais des roses, ici et là, émergeaient de ce fouillis, lui adressant une prière muette : « occupe-toi de nous, nous te le rendrons ! »

Alors Amélie, courbée en deux, gants de jardiniers aux mains, arracha pourpiers, liserons, séneçons et chardons, de façon à dégager les pieds des arbustes et leur permettre de respirer.

Elle y mit tout son cœur et toute son ardeur, ne voyant pas le temps passer et ne constatant l'effort fourni qu'au lumbago qui commençait à darder ses aiguilles au bas de son dos.

Il lui fallut l'insistance de la petite voix bien connue qui répétait en boucle : « stop pour aujourd'hui ! Rome ne s'est pas faite en un jour... Au diable le perfectionnisme... Ne sois pas comme ton père... Pense à ta mère qui t'attend... Ne dis pas « j'arrive » tout en la faisant indéfiniment attendre... Arrête-toi ! Le jardin, sera encore là demain... » pour qu'au bout de deux heures, elle rentre à la maison.

Et tous les jours, à 6 H 30, Amélie remettait sur le métier son ouvrage, dégageant au jour le jour les pieds de rosiers, permettant aux fleurs de s'épanouir. Si bien que, sécateur en mains, panier d'osier blond au bras, elle put régulièrement récolter une moisson de roses qu'elle transformait en bouquets dans toute la maison ou en offrandes pour les voisins.

Celles qu'elle préférait étaient de couleur orange vif avec des flammèches jaunes et rouges. Sur pied, leur tige était ferme et longue avec de robustes épines, leur fleur oblongue aux pétales resserrés, mais une fois en vase : catastrophe, elles s'ouvraient illico et prenaient l'air d'une rose fanée !

D'autres, bien ouvertes d'emblée, d'un rouge profond, avaient au contraire un corps lourd qui faisait pencher leur tige et laissait croire qu'une fois dans le vase, elles périraient rapidement. Or, c'étaient celles qui tenaient le plus longtemps. Amélie en avait placé quelques-unes dans la salle de bain de sa mère, dans un

vieux bocal à confiture qui gisait dans une bassine, et huit jours après, tout penchées qu'elles étaient, elles continuaient à exhaler leur suave parfum et à résister au temps. Même le bocal à confiture semblait les magnifier !

Dans le jardin clos, Mona Lisa (diminutif : Mona), la chienne Golden Retrievers qu'Amélie avait en garde, donnait libre cours à sa voracité en engouffrant les « prunes à cochon » tombées en masse sous le prunier voisin. C'était une année à prunes, tous les arbres croulaient sous les fruits. C'étaient de petites prunes bleues fondantes et sucrées, dont elle n'avait jamais connu le nom. Sa mère en raffolait, les préférant aux mirabelles. Elle en ramassait un grand bol tous les matins. Il disparaissait dans la journée.

Les serres, aux vitres zébrées de poussière et de toiles d'araignées, émergeaient à peine du chaos végétal. Amélie fut étonnée d'y trouver quelques tomates et surtout de nombreuses grappes de raisin blanc, rose, rouge qui, par miracle, avaient échappé aux années de négligence, mais surtout aux piqués des coléoptères. Elle en goûta et, surprise par leur qualité, ajouta quelques fruits multicolores à son panier de fleurs : été et automne dans le même panier pour célébrer la fête de la vie.

Peu importe, se dit-elle, si l'an prochain, il faudra recommencer à tailler, défricher, nettoyer, cela signifiera que sa mère, âgée de 95 ans, aura vécu un an de plus et que, pour le souvenir et le plaisir, elle pourra encore lui offrir ses fleurs et ses fruits préférés. »

Amélie/Véronique, Villefort été 2017

Conseils ou pas conseils ?

J'ai suivi vos conseils, j'ai compté des moutons pour dormir. Une bande de loups a envahi mes rêves. Vous avez dit alors de compter des éléphants, depuis je barris toutes les nuits. Je suis lasse de vos conseils, je ne vous écouterai plus. Vous avez pourtant insisté et m'avez suggéré de prendre un bain bouillonnant pour me relaxer. Je ne vous ai pas écouté. J'ai lu mon horoscope aperçu sur une tablette chez mon dentiste. Il me promettait une belle rencontre amoureuse et une excellente forme. J'ai rencontré le remplaçant du dentiste, bougon et mal

embouché. Il m'a dit que j'avais trop attendu. Il m'a fait mal et maintenant j'ai la joue gonflée. En sortant du cabinet le soleil m'a éblouie et je n'ai pas vu le trou sur le trottoir. Cheville foulée et coude éraflé. Pour me retaper j'ai pris un bain chaud et parfumé. C'est bien ce que vous m'avez conseillé ?

Marilou 5 juillet 2021

Moutons à cinq pattes

J'ai suivi vos conseils. Vous m'avez dit de compter les moutons. Une bande de loups a envahi mes nuits. Vous m'avez dit de compter les éléphants. Depuis je barris toutes les nuits. Mon grand-père me disait souvent : Vincent mit l'âne dans un pré et s'en vint dans l'autre. Combien cela fait-il de queues, de pattes et d'oreilles ? Alors, dois-je compter les trompes des éléphants ? Et pour les moutons, j'ai grand peur de me tromper avec tous ces moutons à cinq pattes. Ils fleurissent partout dans notre vie quotidienne, ils envahissent notre environnement. Regardez autour de vous. Autrefois les timbres postaux étaient tous les mêmes, ornements d'une Marianne avec une seule variance sur la couleur. Maintenant chacun peut faire éditer son timbre avec son dessin personnel ou la photo de son choix. Idem pour votre carte bancaire, votre tee-shirt, vos chaussettes ou votre sac à dos. Même vos bouteilles de vin peuvent être étiquetées au nom de votre choix : la cuvée du pèlerin ou le cru des célibataires invétérés. Sur votre écran de télé, vous pouvez télécharger n'importe quel film sur simple demande. Même au théâtre où on vous propose de choisir la fin de la pièce. Vraiment fini le bon temps où tous les écoliers portaient la même blouse grise et tous les Chinois le même habit Mao. Plus de 6 milliards d'habitants sur notre planète et encore plus de variantes dans les modes d'habillement, de vie, de comportement. Oh la la, je n'arriverai jamais à compter tout ça, j'en ai le tournis !

Bryan de La Rillie

Problème de sommeil

Mark se lève et à petits pas pressés se dirige vers la chambre de ses parents. Il pousse doucement la porte et s'approche de son père profondément endormi. C'est le même rituel chaque nuit, du moins depuis ses 3 ans.

« Papa! » Chuchote-t-il, « Papa! Je ne peux pas dormir! »

Robert qui inconsciemment attendait ce moment ouvre l'œil. “ Oh! Mark, mon chéri, vas te coucher et attends , tu vas voir ça va venir!” “Mais non!” dit le petit, “ Tu sais que je ne peux pas !”

Le père se lève et ramène l'enfant dans sa chambre où ils s'installent tous les deux. « Tu sais, moi aussi j'ai eu les mêmes problèmes. Alors on m'a dit de compter les moutons. Ça n'a pas marché, au contraire j'ai rêvé de loups toute la nuit. Et un jour ton grand-père m'a dit de compter les éléphants. Mais alors là c'était encore pire, je me suis mis à barrir toutes les nuits! Ton oncle Claude s'en souvient, on partageait la même chambre, c'est lui qui ne pouvait plus dormir. »

Mark éclata de rire : « Mais papa, tu ne barris pas! »

« Ah mais c'est grâce à maman, elle n'a pas supporté et m'a jeté plusieurs fois hors du lit ! Ça m'a guéri mais depuis je ronfle! »

Chantal Johnston, juin 2021

Je barris toutes les nuits

J'ai suivi vos conseils... Depuis je barris toutes les nuits, à la grande surprise de mon conjoint, car nous avons programmé la visite au zoo de la Palmyre pour demain.

« Décidemment tu anticipes tout, c'est ton sens de l'organisation avec les petits enfants. Mais j'aurais aimé que tu me laisses libre de choisir, moi les girafes au long cou me fascinent ou les gracieuses gazelles que j' imagine traverser la savane avec une grâce sans pareille, ou bien les flamants roses, il y en a au zoo de la

Palmyre, tu crois ? Quelle beauté, je les dessinerai bien sur mon cahier de croquis, mais je me trompe, les flamants roses c'est un souvenir de Camargue. »

Ah, les éléphants, on parle de cimetière des éléphants, leur sagesse nous impressionne à moins que tu ne revives ton enfance avec Babar et Céleste, la vieille dame, Arthur, Pom et Flore.

« Encore ton empathie pour les enfants et la nostalgie de ta jeunesse, eh oui répondis-je, j'aime transmettre aux enfants les belles histoires avec de jolies illustrations, le soir, avant de se coucher ».

Bénédicte F., 24 06 21

Nuit du 28 juin

Les moutons sautaient un a un la clôture, dans le lointain le troupeau d'éléphants barrissait en frappant la terre de leurs pieds monumentaux.

Les vibrations du sol empêchaient les loups de courir, ils montraient les canines insatisfaites crevants de faim. Vers quoi se tourner les moutons ou les éléphants ?

Ils choisirent les éléphants qui barrissaient à tue-tête, la trompe levée, les défenses pointées vers le ciel.

Les aboiements des loups remplissaient l'air.

Les moutons sautaient toujours la clôture en écrasant les fleurs.

Le choc fut terrible, les loups en meute avançaient, les éléphants barrissaient, les moutons sautaient la clôture en bêlant puis les loups voltigèrent dans le ciel en hurlant à la mort.

Le ciel n'était plus que des sons et les chocs les mâchoires des loups sonnaient dans le vide.

Les moutons les éléphants les loups.

Puis un aigle majestueux surgit et d'un cri strident calma tout le monde.

Les yeux s'ouvrirent... les sons continuaient, le songe s'atténuait puis disparut.

Impossible de se rappeler, c'est l'éveil, la rationalité reprend le dessus.

Les moutons sautent encore la clôture...

Alain M, juin 2021

Insomnie

« J’ai suivi vos conseils j’ai compté des moutons pour dormir. Une bande de loups a envahi mes rêves. Vous m’avez dit alors de compter des éléphants, depuis je barris toutes les nuits. Je barris, barris, jusqu’à m’étrangler et je me suis mis à boire, boire pour tarir mes barrissements. L’eau n’y faisait rien, je bus alors du Whisky, une bouteille entière, je continuais cependant à crier, et le sommeil ne venait pas. Alors, j’ai vu, à la place des éléphants, des rhinocéros féroces, puissants, avec deux cornes sur la face. L’un d’eux, la nuit de mon anniversaire a chargé, je me suis rapetissé dans mon lit, recroquevillé, les mains sur la tête et mon oreiller pour me protéger. Je me suis levé, j’ai fait le tour de mon lit, qui est situé au centre de la chambre, vous le l’aviez conseillé pour l’endormissement. J’avais toujours les mains sur la tête, ayant trop peur de la sauvagerie du rhinocéros, atroce, cette bête, et au cinquante septième tour de lit, je me suis écroulé par terre sur le parquet.

C’est alors que je me suis mis à nager, je me trouvais au fond de l’océan ; je pouvais à peine compter les milliers de poissons de toutes les couleurs qui m’entouraient. J’agitais mes nageoires, je voyais des poissons volants, des carassins, des poisson-scie, des poissons chats, j’étais devenu poisson et heureux, comme un poisson dans l’eau. Depuis, je m’endors paisiblement, pratiquant la pêche sous-marine en apnée dans les mers chaudes de l’Océanie. Finie l’apnée du sommeil.

Chantal C 7 Juillet 2021

Ode à la mer en compagnie d'Hubert

Hubert, viens voir la mer
A marée basse nous pataugerons
Ramasserons les coquillages
Aux reflets irisés
Et nous rirons de bon cœur
Comme de grands enfants que nous sommes

Bien sûr tu peux me dire
Que tu préfères la mer à marée haute
Pour te jeter dans les vagues
A corps perdu et sans retenue
Toi qui nages comme un poisson dans l'eau
Pourquoi marcher pendant des heures sur le sable mouillé

Aujourd'hui il fait beau
Demain sera incertain
Si nous sommes habiles
Les coques feront notre repas
Divine surprise de la nature
Nous nous régalerons à moindre frais

Bénédicte, 24 06 21

Ode à la marche,

Mes amis *allons voir si* les chemins
Qui ce matin ruisselaient
De la pluie cette nuit tombée
Ont retrouvé en *cette vesprée*
Leur allure familière
Et leurs sentes asséchées.

Las, voyez comme en peu d'espace
Mes amis, le ciel d'un orage vorace
Las, las, a tout ravagé
O vraiment marâtre nature
Peu t'importe le randonneur aguerri
Que tu as ce matin assommé de ta pluie.

Si vous me croyez mes amis,
Marchez tant que votre âge *fleuronne*
Et si pour vous c'est une *nouveauté*
Marchez, marchez tant que vous pouvez
Et buvez une bière à l'arrivée
Cela ne *fera pas ternir votre beauté* !

Marilou 4 juillet 2021

Fugace vie

Ce matin, une libellule
Qu'un frêle nymphéa dissimule
Au soleil levant s'est chauffée
Puis à tire d'ailes s'est élancée
Digne fille d'Éole, les airs fendant,
Fascinante voltige sur l'étang.

Cette après-midi la majestueuse,
Enlacée dans un nuptial vol
S'éclate dans une farandole
Enchaînant des figures gracieuses
Puis s'esquive dans le crépuscule
Sur son élégante péninsule.

Cueillez, cueillez votre jeunesse
Quand Dame Nature vous fait princesse
Au soir, il ne sera plus temps
Chronos vous fera décadent
Et vous convoquera sous peu
En comparution devant Dieu.

Bryan de La Rillie

Ode à la vie

Comme il est loin le temps des semailles
Joyeux, nous tenant par la taille
Nous marchions toi et moi dans la Vie
Inconscients, insoucians,
Nous semions à tous vents
Nos amours qu'on croyait infinis !

Hélas, les années ont passé,
Toi et moi courbés, fatigués
Regardons les petits de nos enfants
A leur tour gambader dans les champs
Inconscients, insoucians,
Fruits de nos amours d'antan.

Chantal J., Juin 2021

Voguent les mots

Voguent, voguent les mots, mon âme en est brodée !
Le pape reçoit les membres de la famille Bakbouk,
Urbi et orbi il leur donne sa bénédiction.
Agenouillés devant lui, ils sont en liesse
Et Dieu est aux anges, saperlipopette.

Vogue, vogue les mots, mon rêve en est brodé !
Papous, Apaches, Pygmées, Bantous, Bakbouks,
Tous devant leurs chamans dansent en liesse,
Se déhanchent, entrent en transe, divine bénédiction.
Les Dieux sont tombés sur la tête, saperlipopette.

Vogue, vogue les mots, mon esprit en est brodé !
Je ne sais plus comment je m'appelle, Bakbouk
Ou Kennedy, mes méninges en feu sont en liesse
Sous l'emprise de marihuana, sublime bénédiction
Et Freud saute de son canapé, saperlipopette.

Bryan de La Rillie

Ode au voyage

Ami, allons voir si le temps le permet
Que les conditions soient favorables
Les parfums de ces terres lointaines
Exhalent nos papilles offertes
Au renouveau de ces voyages
Inassouvis depuis des lustres

Las, voyez comme en tout ce temps
Confinés, dans nos espaces
Las, de ces beautés lointaines
Ô vraiment dure nature
Puisse un tel virus nous empêche
De ces mois jusqu'à présent

Lors, si vous me croyez, Ami,
Tandis que nos âges défilent
En sa belle maturité
Profitons, profitons de notre liberté
Comme en ce temps la vieillesse
Fera émousser nos désirs

Brigitte RDM, juin 2021

Rencontre avec les orchidées sur le chemin d'Arles

De ton violet aux fleurs gonflées
Belle orchidée tu rayonnes dans le pré
De multiples gouttelettes accrochées remplissent de rosé
Tes feuilles tapies dans l'herbe
Se mélangent aux herbes sauvages
En ce début d'été tu parais sage

Tu es élancée dans ta robe blanche
Tu sembles avoir été plantée par un ange
Grande, magique en cet après-midi d'été
Orchidée de prairie tu t'es épanouie
Dans ce vaste champ tu nous éblouies
De ta beauté immense qui resplendit

Tes fleurs d'une beauté si rare
Se cachent dans le chemin
Rouge Bordeaux, orchidée du sud
Tu vis près de la mare
Tu ressembles à la couleur d'un bon vin
Loin de ce monde corrompu et perdu.

Alain M, juin 2021

Une histoire de Papouasie

Au bout du monde la Papouasie!
Dans mes rêves, la Papouasie
Mon p'tit Papou, mon Papou formidable!
Toi, tu la connais la Papouasie?

Dans mon coeur tu chantes la ritournelle.
“ Pour toujours ton Papou formidable,
Mais laisse tomber la Papouasie.”

C'est vrai Papou, c'est saugrenu.
Ton p'tit village natal n'est pas en Papouasie.
Je n'en ferai pas un pataquès ,
Un coin de France , c'est formidable !

Chantal J., juin 2021

Poème avec partenaire qui me confie ces mots :

bière, amitié, vent, amours, pluie

La dernière gorgée de **bière**
Pour fêter notre **amitié**
Par jour de grand **vent**
Elixir de nos **amours**
Tu ne crains pas la **pluie**

Bénédicte, 24 06 21

